

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 907

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1901

5c LE No



L.L. & A. R.R. le duc de Cornwall et d'York, héritier présomptif, et la duchesse d'York



Leurs Majestés le roi Edouard VII et la reine Alexandra

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{re} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Kitchener finira par laisser la patience anglaise, agacée par la trop longue agonie du peuple boer. Et Kitchener, qui fait pourtant son gros possible, tombera en disgrâce. Ainsi va le monde. La semaine dernière, Arthur Beauchesne alignait ici une spirituelle chronique, pour charmer vos loisirs en même temps que les siens, durant que je pontifiais calmement au *Journal*. Aujourd'hui, l'ami Beauchesne pontifie au *Journal*, et je m'efforce à mon tour, en chroniquant, d'oublier combien j'ai de loisirs. Ainsi va le monde. Tout change si vite que ça ne vaut pas la peine de vous lamenter d'avoir perdu votre chroniqueur. Il vous reviendra, peut-être quelque jour. La terre tourne.

. A quiconque pourrait encore en ignorer, LE MONDE ILLUSTRÉ se fait un devoir d'apprendre que leurs Altesses Royales, le duc et la duchesse d'York et de Cornouailles, héritiers présomptifs de la Couronne d'Angleterre, sont arrivées dans nos eaux, à bord de l'*Ophir*. La métropole canadienne a préparé aux extraordinaires visiteurs une réception qui fera jaillir de jalousie Melbourne, la capitale du Commonwealth australien, la plus enthousiastement impérialiste des colonies britanniques.

Nos hommes politiques se sont, en effet, donné assez de peine pour que les fêtes ne fiasquent point. Le gouverneur Minto, sir Walfred Laurier, le lieutenant-gouverneur Jetté, le maire Préfontaine et le maire Parent ont assez travaillé pour être en état de promettre de l'éclat, et même d'obtenir du Ciel que la pluie s'arrête durant quelques semaines. Ce serait, en effet, trop malheureux, dirait M. Pacaud.

Loyalisme à part, la venue de leurs Altesses aura eu ceci d'excellent qu'elle aura motivé un nettoyage en règle de nos édifices publics et de nos rues. Ce en quoi notre Corporation passera pour une fort imparfaite femme de ménage. Une bonne ménagère sait constamment tenir en ordre sa maison et n'est pas réduite, advenant de la visite, à pousser précipitamment les guenilles sous les escaliers.

Dieu sait si notre ville s'est lancée sur le lavage et si elle en a caché des nippes dans les coins !!!

. Aux Etats-Unis, l'affaire Schley-Sampson est en train de passionner les esprits autant que l'affaire Dreyfus a excité les cerveaux de France. Vous connaissez les propos ?

Sampson commandait la flotte qui bloquait Santiago. Alors que l'amiral américain s'était éloigné pour fumer un havane, fantaisie prit à Cervera de livrer bataille. En l'absence de son supérieur, le vice-amiral Schley se chargea du commandement de la flotte américaine et défait les vaisseaux espagnols.

Ecrivant la relation de cette journée mémorable,

qui décida de la lutte hispano-américaine, un secrétaire du département de la marine démontre que Schley s'est fort vilainement comporté en l'aventure, qu'il s'est même rendu coupable de lâcheté.

Le citoyen Schley, n'entendant point être estimé ostrogoth, requiert une enquête et l'obtient. L'instruction est commencée.

Les Etats-Unis sont également divisés sur les mérites de cette victoire de Santiago. Le procès retentira, coûtera beaucoup d'argent, de temps et d'encre, et tout se terminera définitivement, comme l'affaire Dreyfus, par l'addition de deux mots au dictionnaire américain, les *schleyards* et les *sampsonnistes*, pour désigner ceux qui font un bon coup en demeurant au second plan, et ceux qui gagnent des batailles en allant se promener.

En fait d'étymologie, c'est peut-être tiré par la langue, mais faut tenir compte que ces mots verront le jour au pays où fleurissent toutes les libertés.

Même la liberté de l'anarchie.

Oui, en effet, le président McKinley a reçu deux balles, à l'estomac et à l'abdomen...

—Et à Buffalo, dirait l'autre.

Soit. Ça ne fait toujours que deux balles. McKinley ne s'est pas outre mesure effrayé, — et il eut grand tort puisque ses blessures lui ont coûté la vie — mais les *trustmen*, qui comptent avec les sympathies du gouvernement, ont exprimé une douleur qui a failli, — seulement failli, par bonheur ! — le mener à la tombe. Un ministre, en son prêche, a même prononcé qu'il avait trop vécu pour n'avoir pas vu l'agresseur de McKinley écrasé comme une hideuse vipère, séance tenante, par la collection de détectives entourant le président... sans défense !

Entre nous, Czolgotz l'a bel et bien attrapée sa petite assommade sur place, mais d'une chaire et avec des larmes de compassion, n'est-ce pas qu'un tel cri est obligeant ?

En affaires, il faut compter avec les mourants, voire avec les morts.

. Le tzar et le kaiser se sont embrassés, à Dantzig. L'Europe soupirait "s'embrasseront, s'embrasseront pas, s'embrasseront." C'est fait, et devant témoins, en présence des ministres des affaires étrangères russes et allemands. C'est très sérieux !

Qu'a bien pu souffler à l'auguste oreille slave l'auguste bouche teutonne ? Le vénérable président Kruger l'éprouvera-t-il jamais ?

Souhaitons-le.

ENRY D'ELS.

ÇA ET LÀ

Les sorciers et prophétesses qui nous ont promis, pour cette année sans grâce de 1901, les pires maux et quelques autres avec, vont-ils avoir la bonne fortune d'être tombés juste sans le vouloir ?

Voici la peste en France. A vrai dire, les moyens préservatifs sont aujourd'hui si prompts, si efficaces, qu'on ne se fait plus grand émoi à ce nom jadis, terrible. Grâce aux travaux de l'école bactériologiste, on sait maintenant que cette affreuse maladie est l'œuvre d'un bacille qu'on peut tuer dans l'œuf, c'est-à-dire avant qu'il ait eu le temps de ravager irrémédiablement l'organisme. Grâce aux élèves de Pasteur, la peste est donc maintenant rayée du nombre des épouvantails.

Aux siècles qui nous ont précédés, il n'en était point ainsi. Le microbe étant inconnu, la terreur populaire attribuait ces épidémies à des démons malfaisants ou à des esprits justiciers, chargés par Dieu de punir les humains. Des légendes anciennes nous racontent que, pendant l'épidémie dite peste de Justinien, chacun pouvait voir une armée de fantômes parcourant la ville et frappant ceux des habitants qui devaient succomber.

Il est certain que la frayeur engendre des hallucinations et que les dits fantômes n'existaient que dans l'imagination terrorisée des malades. Mais si les esprits, en dépit du proverbe, ne courent pas les rues, même pour y semer la peste, il y a toutefois un sens

caché en cette croyance populaire. Les fléaux — quelque ordre qu'ils appartiennent — sont souvent l'expression de la colère divine et le moyen par lequel le repentir nous vient sur les ailes de l'effroi.

Disons, cependant, pour ne pas donner un essor inopportun à ce dernier, que la peste, telle qu'elle apparaît aujourd'hui en face de l'antisepsie et de la méthode pastorienne, est bien moins redoutable qu'une foule de maux dont nous avons perdu la crainte parce que nous en avons pris l'habitude : l'influenza entre autres, dont le rhume des foins, spécial à cette partie de l'été, est une désagréable variante. Rappelons que le meilleur remède à opposer à l'un comme à l'autre est le café aussi fort qu'on pourra nerveusement le supporter.

* *

Un explorateur, doublé d'un érudit — M. Santos-Dumont — a donné un instant une belle illusion scientifique. On a pu croire, il y a quelques semaines, que le grand problème de la navigation aérienne était trouvé.

Chacun sait que s'il n'est pas difficile de s'élever dans l'air, il est impossible de s'y diriger à volonté, c'est-à-dire d'aller contre le courant aérien. Or, l'aéronaute, qui l'autre jour tenta une expérience qui parut, un instant, décisive, avait, au moyen d'une hélice, viré en tous sens et à volonté.

Seulement, il avait obtenu ce prodigieux résultat en l'absence du vent et ce dernier, s'étant invité lui-même à la seconde expérience, a tout fait manquer.

Sans être compétent dans la question, je me demande si, maintenant qu'on est tout à fait déçu par le système du plus léger que l'air, on ne ferait pas mieux d'interroger une autre série de forcés.

* *

Le rapport de miss Hobhouse vient de paraître, traduit en français, et j'ai pu lire tout entier ce réquisitoire plein de pitié et de justice, écrite par une Anglaise, sur les horreurs de la guerre du sud-africain. Ce qui m'a le plus touché dans ce travail c'est la sombre poésie de certains noms donnés aux nouveaux-nés, venus au monde pendant cette époque terrible. Savez-vous, en effet, quelles sont les appellations le plus souvent inscrites sur le registre de l'état civil ? "Dolorès", douleur ; "Smardryck", amertume, et autres termes aussi saisissants.

Comment l'enfant portant ainsi le souvenir de la lutte horrible pourra-t-il l'oublier jamais. Pauvre génération qui, plus tard, dans les minutes d'expansion ou de joie, ne pourra se donner que des noms de tristesse ou de souffrance. Les femmes ignorantes et frustes ont, en leur instinct héroïque, une prescience de l'avenir qui étonne nos esprits timides et civilisés.

Voici une anecdote inédite qui montre jusqu'à quel point les sentiments de résistance farouche grandissent dans les âmes à peine formées des enfants boers.

Le colonel B... faisait partie du corps d'armée envoyé à la poursuite de Dewet. Il avait perdu sa route. Il passa devant une ferme non encore brûlée, où se trouvait une femme et trois enfants, le plus âgé ayant dix ans à peine. Il demanda si on n'avait pas vu passer son général avec le gros des troupes.

— Si fait, dit le gamin, je sais où est le général.

— Dix livres pour toi si tu m'y conduis, fit le colonel B...

L'enfant fut mis devant les troupes, entre deux cavaliers ; on l'avait prévenu qu'en cas de trahison il serait fusillé.

On marcha longtemps, de kopje en kopje, et, tout à coup, du sommet d'une colline, on aperçut un camp à l'horizon. Au même instant, profitant d'une halte, l'enfant bondit en selle, partit au galop, en criant :

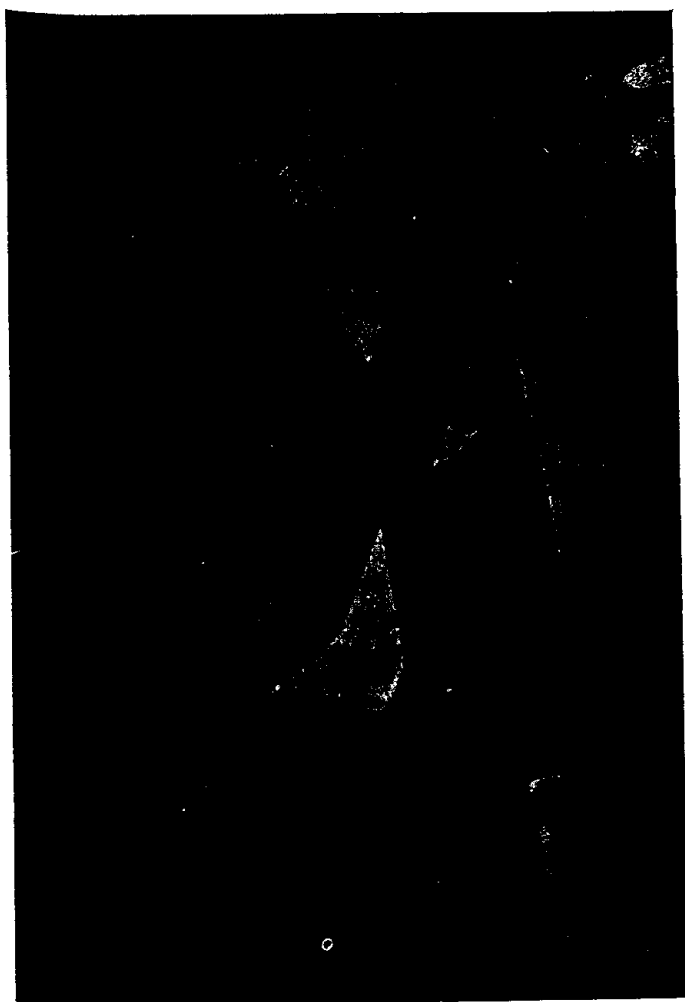
— Voilà le général, le seul, c'est Dewet !

On tira sur lui, mais en vain. Et le colonel B... eut toutes les peines du monde à se tirer de ce mauvais pas.

Guerre effroyable, vraiment, que celle où des hommes, pas méchants, peut-être, sont obligés de tirer sur des enfants et d'incendier les demeures des femmes !

L'Académie verte pro nous raco forme, fit croisé de Ce m légende. Athénien vingt livr Thés déroulez-loant ce f Et l' C'est retrouvé. Il montre avec stup aveles e nous, les Cett de M. G entendu fouillant Nil, M. pés. Le Parions Carthag

Mm Mu Mu un désir



LORD MINTO, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

avant longtemps. Vous avez une réelle inspiration. Ne vous cassez pas la tête à faire des vers. La prose est votre élément, vous la maniez avec aisance. Essayez quelque chose dans ce genre, c'est plus facile et plus profitable. Je voudrais vous suivre avec sollicitude. Vous êtes une bonne âme. Encore une fois, travaillez, et courage : le succès vous sourira certainement, j'aurais d'autres choses à vous écrire ; mais, dans la petite poste, il faut être bref et discret. Me donnerez-vous vos noms et adresse ? Au revoir.

Mlle Alexandrine, Montréal.—Merci cordialement, c'est trop d'honneur à me faire, et trop de bonté. La femme a du cœur, et beaucoup, chaque jour j'en ai de nouvelles preuves.

Mlle Laurette de V., Montréal.—Vous êtes revenue. Merci. Ne ménagez pas votre plume symbolique, pleine de rêve et de mélancolie. Au revoir.

Mlle F., Montréal.—Vous n'écrivez pas mal du tout, savez-vous ça ? Publierons. Si je connais une bibliothèque gratuite ? Mais oui, et une bonne : celle de l'Union Catholique, 146, rue Bleury. Elle est dirigée par le R.P. Cadot, S.J., et desservie par plusieurs jeunes filles qui ne demandent pas mieux que d'être agréables et utiles aux abonnés. Vous aurez là un grand choix d'excellents ouvrages en tous genres. Le nouveau catalogue vient de paraître.

M. Arthur A., Joliette.—La multitude de nos gravures et articles a été la seule cause du retard. Prenez patience, s.v.p. Votre travail artistique et la prose qui l'accompagne paraîtront sous peu. Ne nous oubliez pas, vous, un ami de vieille date. Revenez encore.

M. E., Québec.—Votre pièce est jolie. Acceptée. Mais, pauvre ami, votre lettre a l'air de me dire que vous êtes de la force d'un académicien. Hélas ! Le pédantisme, en littérature comme ailleurs, nuit toujours, même à un réel talent. De grâce, n'allez pas ainsi traiter presque tous vos confrères de "barbouilleurs" de papier. Le défaut qui nous choque le plus chez un autre est précisément notre défaut personnel. Méfiez-vous de cela, et arrondissez votre langue trop pointue. Au revoir. Merci.

Aux amateurs.—Vous voudrez bien tenir compte du grand pas vers le progrès que fait actuellement LE MONDE ILLUSTRÉ. Les gravures surtout sont remarquablement intéressantes par leur actualité et le bon goût qui préside à leur choix. Je recommande spécialement le numéro actuel et les suivants.

Aux amis.—Je laisserai bientôt LE MONDE ILLUSTRÉ : mes vacances sont finies. Ceux que je n'ai point publiés voudront bien ne pas m'en vouloir et penser que j'ai fait pour le mieux—dans leur intérêt et celui du journal. J'ai remarqué du talent chez mes correspondants : chez quelques-uns, il y a encore du travail à faire. Le travail est de mode et de nécessité. Sans lui, le génie même s'écarte. Donc, à l'œuvre. A ceux qui écrivent bien je ne donne qu'un conseil : continuez. A tous, j'offre beaucoup de mon amitié. Au revoir et cordialement merci à vous qui avez mis votre confiance en moi, à vous qui m'oubliez peut-être, à vous tous dont je me souviendrai toujours avec un frisson d'âme.—ANTONIO.

Une voix rauque sortant d'une jolie bouche permet de penser que l'âme ne répond pas à la figure.—TH. THORE.

Il y a des femmes qui sont puissantes par le seul son de leur voix. Elles touchent, elles remuent le cœur ; et on les aime avant d'avoir même songé à les regarder.—SAINT PROSPER.

L'Académie des Inscriptions (France) vient d'être informée de la découverte probable du fameux labyrinthe de Crète. Les légendes de l'Hellade nous racontent que Minos, roi de Crète, pour enfermer un héritier difforme, fit construire, derrière son palais, un labyrinthe, sorte de dédale croisé de chemis, et au fond duquel le monstre était enfermé.

Ce malheureux se nourrissait de chair humaine, nous dit encore la légende. Sa seule distraction était d'immoler et de manger ensuite sept Athéniens et sept Athéniennes par an, ce qui lui faisait consommer une moyenne de cent vingt livres par mois, y compris les os.

Thésée, prince athénien, entreprit de délivrer sa patrie de ce tribut barbare. Au seuil du labyrinthe, il rencontra une jeune fille, espiègle et fine comme les jeunes filles l'ont été, le sont et le seront de tous les temps. Elle s'appelait Ariane et avait dans sa petite main un peloton de fil. Thésée crut que ce fil servait à coudre (les hommes sont plus simplistes que les femmes).

—Mais non, prince, lui dit la jeune fille. Attachez ce fil à la porte du labyrinthe et déroulez-le jusqu'à ce que vous ayez trouvé le monstre. Tuez ce dernier ; puis, en reprenant ce fil, vous sortirez sans peine.

Et l'on dit que les femmes ne sont pas de bon conseil...

C'est le théâtre de ces drames, traversés d'une idylle, que M. Evans prétend avoir retrouvé. Il paraît que sa prétention scientifique a beaucoup de chances d'être juste. Il montre, d'ailleurs, sa trouvaille aux visiteurs qui se présentent, et l'un d'eux a noté, avec stupéfaction, des peintures murales ayant pour gracieux sujets de jolies femmes, sveltes et élégantes portant manches à gigots et robes à volants. Trois mille ans avant nous, les couturières athéniennes connaissaient les mystères de la mode !...

Cette constatation, que les fouilles de M. Evans nous font faire en Crète, celles de M. Guimet nous avaient déjà donné l'occasion de la noter en Afrique. Il s'agit, bien entendu, de l'Afrique romaine, celle de Saint-Augustin et d'Apulée de Madaure. En fouillant les ruines d'Antinoë, bâtie par Hadrien à l'endroit où son ami se noya dans le Nil, M. Guimet a trouvé, entre autres choses, du crépon gaufré et des velours frapés. Les traces indiscutables d'un réseau téléphonique ont été relevées à Memphis. Parions qu'un de ces jours, dans quelque ville depuis longtemps éteinte, Persépolis ou Carthage, on trouvera un automobile, avec un enfant dessous.

MICHEL SAINT-YVES.

PETITE POSTE

Mme A. P., Montréal.—Je vous écrirai.

Mlle Marguerite.—Votre nom complet, voulez-vous ? Merci.

Mlle Agathe des Monts.—Votre missive est gracieuse, comme vous sans doute. J'ai un désir immense de vous encourager. Travaillez beaucoup et vous réussirez très bien,



Photo Laprés & Lavergne

M. R. PRÉFONTAINE, MAIRE DE MONTRÉAL

Idylle sur la plage

M. W. Locat, l'auteur de la nouvelle suivante, est un de nos anciens collaborateurs revenus. La caractéristique de ce jeune écrivain est une pensée sérieuse, un raisonnement juste, un jugement sûr.

Le travail qu'on va lire sera divisé en trois parties. Avec la dernière, nous publierons le portrait de l'auteur. Un peu plus tard, nous ferons sa silhouette, ne le pouvant, aujourd'hui, parce que quelques autres sont sur le métier. — ANTONIO.

Le printemps ayant semé ses beautés dans la nature, abandonnait à l'été le couronnement de son œuvre. La reine des saisons, parée de fleurs, exubérante de charmes, joyeusement, prenait possession de son empire.

Fuyant l'atmosphère brûlante des villes, la classe fortunée, maîtresse des jouissances, hâtivement accourait à la campagne, et le joli village de D., en peu de jours, avait vu tripler sa population.

Situé au-dessus du golfe Saint-Laurent, orné d'une antique plantation, dont la ramure ombrageait de modestes habitations et de coquettes villas, avec les odorantes émanations de ses jardins en fleurs, les ruelles harmonieuses de ses chanteurs aériens, avec ses solitudes boisées et la courtoisie de ses habitants, cet Eden offrait suffisamment d'attraits pour qu'il ne soit pas nécessaire de chercher ailleurs la cause, qui, cette année-là, avait réuni en cet endroit un noyau d'aristocrates.

Je dis aristocrates : cependant, il ne faut pas oublier que le mot semble avoir perdu de sa signification, de ses exigences. Parmi les hôtes de la plage, qui, hier encore étrangers les uns aux autres, paraissaient être aujourd'hui de vieilles connaissances, il y avait une différence de condition facile à constater.

Néanmoins, peut-être parce qu'il est partout admis que l'or supplée aux qualités de naissance, d'intelligence et de cœur, les quelques parvenus qui se trouvaient dans les rangs de la passagère colonie de D. ne parurent nullement dépourvus aux yeux de la classe select, et l'entente la plus apparemment cordiale régnait entre tous.

Bientôt ce ne furent que concerts, promenades sur l'eau, excursions aux bois, diners champêtres, propos d'amour, œillades clandestines, etc.

L'on s'amusait à ravir et il n'est pas à douter que de toutes parts l'on formait des vœux pour la continuation d'un tel bonheur.

* *

On en était à ces agréables passe-temps, lorsque la survenance d'un nouveau personnage digne d'attention entraîna la curiosité générale et répandit un certain émoi au sein de la pléiade féminine qui l'avait précédé à D...

D'où venait cet étranger ? Qui était-il ? On l'ignorait. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il était Français, qu'un bon matin, en compagnie d'un marin de son origine (qui ne paraissait être qu'un subalterne) il était descendu d'un yacht fort élégant, sur la proue duquel on lisait ces mots, *Le Royal*, qui depuis son arrivée dans la rade taquinait ses amarres, sous la caresse des flots.

Le nouveau venu paraissait avoir atteint sa trentième année ; beau, bien fait, il était de ceux qui portent en eux un cachet d'irrésistible séduction. Une abondante chevelure noire, rejetée en arrière, laissait à découvert un front noble, qui devait abriter une intelligence d'élite. De grands yeux d'un brun pur annonçaient cette mélancolie innée, que rarement les distractions de la vie dissipent. Son teint légèrement halé dénotait une course de peu de durée sous le soleil. Une fine moustache, artistement soignée, donnait à son visage une expression des plus distinguées. Sa toilette était simple et d'un goût recherché.

Depuis son arrivée sur la plage, rarement on avait vu l'étranger en compagnie de quelqu'un. Les indiscrets qui avaient tenté de solliciter la narration d'une page de son histoire en avaient été quittes pour leurs frais d'impertinence. Cependant, il est hors de doute que le mystérieux personnage était hostile à la société.

Peut-être, en outre de sa nature mélancolique, était-il sous le coup de l'une de ces douleurs qui répandent la nuit dans l'âme, qui font rechercher la solitude, et que, parfois, un éclair de bonheur suffit à annihiler.

Tantôt l'étranger passait de longues heures sur le rivage, épiant le flot agonisant à ses pieds, tantôt, lorsque la vague entraînait en tourmente, hissant une voile, il filait vers le large, et disparaissait dans les cahots de l'onde, surgissant et disparaissant tour à tour jusqu'à ce que, lassé de la manœuvre, il réintégrait la côte aux acclamations de la foule enthousiasmée de son héroïsme.

Parfois, lorsque le salon de l'hôtel Du Cap, où il était descendu, devenait désert, ce rêveur allait s'asseoir au piano et tirait de l'instrument des chants si expressifs que le mécanisme semblait animé d'un souffle de vie.

Dans de touchantes improvisations, il traduisait les impressions de son âme, passant alternativement de la plainte à la prière, des sanglots au désespoir.

Ce fut dans l'un de ces moments de sublime envolée qu'un soir, s'étant attardé au clavier, il ne perçut pas le frou-frou des jupes d'un essaim de jolies femmes galamment escortées, qui faisaient irruption dans sa retraite.

Rappelé à la réalité par les applaudissements de l'assistance, il découvrit la brillante société qui l'écoutait, ravie de son génie musical. Naturellement, comme s'il se fut trouvé en présence d'intimes amis, il souhaita à tous la bienvenue, se recommandant à la clémence de la compagnie et s'excusant de n'avoir pas su plus tôt le plaisir d'un aussi gracieux entourage.

La glace étant rompue, suivit un échange de compliments, des présentations, auxquels M. Edouard Paul, touriste français, (il avait décliné ainsi ses nom et prénom) semblait s'intéresser vivement. Cependant, après l'audition de mélodies, sonates et romances, l'heure avancée de la soirée invitant au repos, chacun dut s'en retourner, emportant, sans doute, un heureux souvenir de cette réunion imprévue.

Monsieur Paul, observateur, avait su en peu d'instants juger de la valeur intellectuelle de ses nouvelles connaissances. La douce image d'une jeune fille qu'il avait particulièrement remarquée, au salon, revenait sans cesse à sa mémoire. Son nom ?... Eglantine, tout court. Pourquoi avait-on omis son nom de famille, au cours de la présentation ? Pourtant, malgré sa timidité apparente, elle paraissait d'une supériorité incontestable. Avec quelle grâce n'avait-elle pas rendu cette belle romance : *L'Inconnu*, de Messonier ? Avec quelle subtilité d'esprit n'avait-elle pas répondu à l'hommage que notre héros avait rendu à son talent.

Analysant les souvenirs de la soirée, Monsieur Paul se rappelait que c'était lui-même qui était allé quérir la jeune fille à son siège pour la conduire au piano, alors que, précédemment, plusieurs jeunes gens avaient sollicité cet honneur des autres dames : assurément il y avait là une énigme. Le mystère appelle le mystère. Notre héros, résolu, saisit la première opportunité pour étudier le problème. Le hasard ne le fit point attendre ; dès le lendemain Monsieur Paul fut servi à souhait.

* *

Bien qu'il ne se fût écoulé que quelques minutes depuis que la cloche du réfectoire de l'hôtel Du Cap avait annoncé le dîner, lorsque Monsieur Paul se présenta à la table d'hôtes toutes les places, sauf la gauche de Mlle Eglantine, étaient engagées.

Le retardataire ne fut pas lent à découvrir sa bonne fortune, et après avoir salué ses amis d'un jour, il se plaça à côté de la jeune fille. Il en fut ainsi durant les quinze jours qui suivirent, ce qui eut pour effet d'établir une familiarité apparente, mais des plus respectueuses, entre les deux jeunes gens.

* *

Sept heures venaient de sonner lorsque le dîner prit fin. Galamment, le touriste français offrit le bras à Mlle Eglantine, l'invitant à la promenade sur une splendide terrasse qui surplombait la mer. Un peu

troublée de cet honneur, hésitante, elle accepta gentiment.

Ce fut un coup de foudre ! Mlle Eglantine au bras du bel inconnu, murmurèrent avec ironie certaines personnes, jalouses de ce que cette attention marquée ne leur avait pas été réservée.

Oh ! oh ! glapissait une énorme bouffie féminine (que nous aurions pu remarquer à la droite d'Eglantine au cours des repas), mais s'il connaissait... ah ! il saura... Et mes filles... où sont donc mes filles ?...

C'est ici le moment d'ouvrir une parenthèse, et d'expliquer brièvement le mystère qui semblait entourer Eglantine. Pourtant, en dépit des allusions grotesques que nous venons d'entendre, il n'existait pas de perfection plus pure que cette enfant. Sa beauté était un rayon céleste, son esprit un éclat de soleil, son cœur un foyer d'amour. Mais... elle était pauvre ! c'était là son crime.

La soirée était belle. Les promeneurs étant réduits un peu partout, cette circonstance rendit le moment favorable à une tête à tête.

Monsieur Paul qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'était approché d'Eglantine dans un but de sympathique curiosité, dut bien s'avouer à lui-même qu'une affection d'une toute autre nature s'infiltrait dans son âme, et qu'indépendamment de son intention première, le moment était venu de la lui exprimer.

— Mlle Eglantine, soupira-t-il à sa compagne, vous êtes admirable de grâce et de beauté. Soyez doublement heureuse de porter un nom qui n'est pas seulement l'emblème de la poésie, mais qui s'adapte à la pure incarnation de la déesse que j'adore en vous.

Je vous rends grâce d'autant d'amabilité, répliqua celle-ci, mais craignez, monsieur, de devenir victime d'une méprise, lorsque je vous aurai révélé ma condition sociale, que vous semblez ne pas avoir devinée. Sachez donc, à l'instant, que je ne suis qu'une pauvre orpheline, que le caprice de la fortune a poussée vers cette plage, affublée du rôle de demoiselle de compagnie. Afin de prévenir l'égarement de vos sentiments, je vous devais cet aveu sur le champ. Sans rien connaître ni de votre nom, ni de votre fortune, je les respecte ; mais l'expérience m'a démontré déjà que la beauté et la fortune réunies offrent plus d'attraits. Je vous engage... avec regret peut-être, à tourner les yeux vers une autre, plus favorisée sous ce dernier rapport, et possédant de l'or... beaucoup d'or. Laissez, monsieur, laissez fuir l'orpheline... et dites lui... adieu !

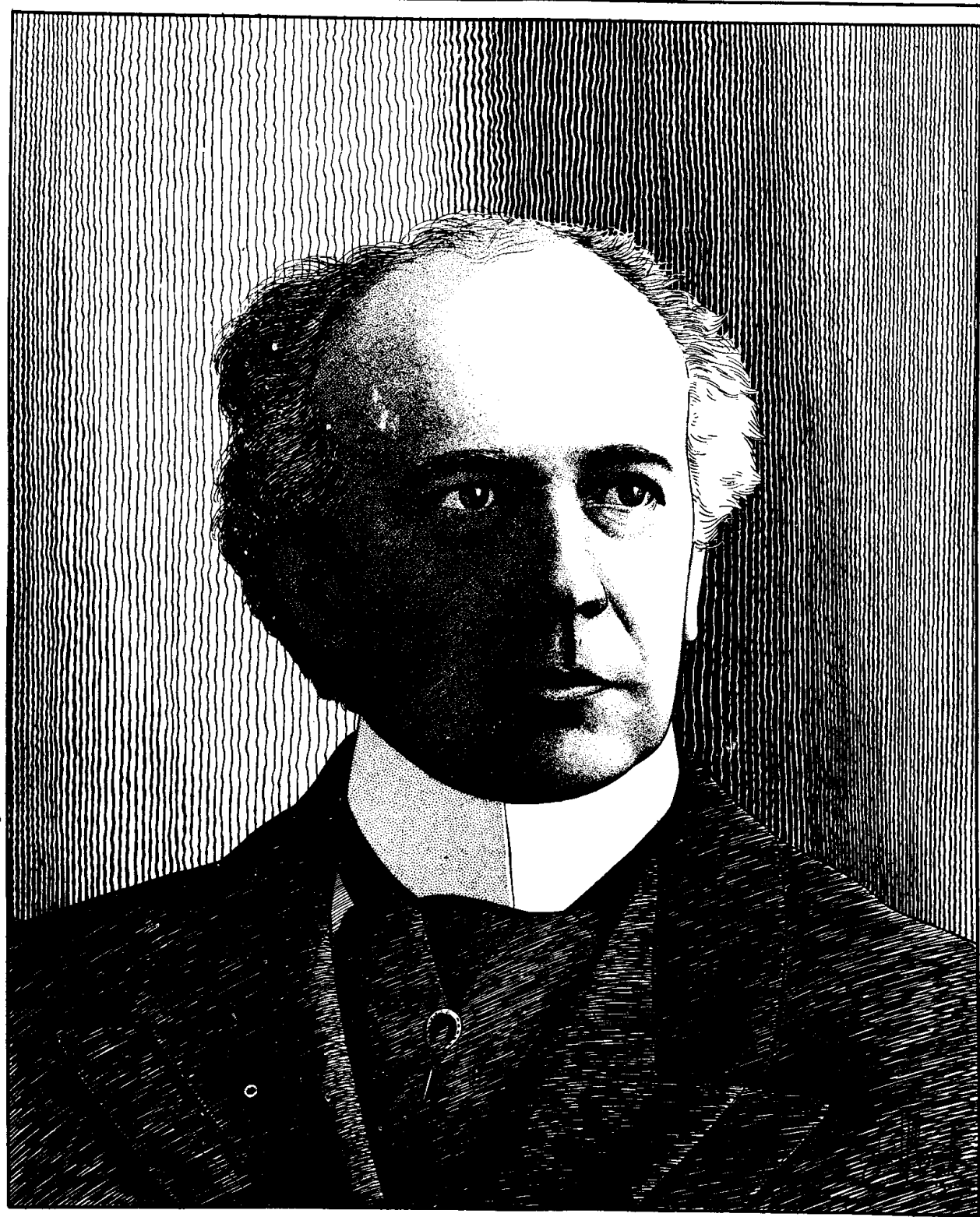
C'en était trop. Monsieur Paul, qui avait écouté avec une vive émotion les paroles de celle qui était devenue son amie, s'emparant de l'une de ses mains, la retint doucement, au moment où elle allait se retirer.

— Eglantine, fit-il, d'une voix légèrement tremblante, l'aveu que je viens d'entendre, pénible en soi pour vous, ne saurait me porter à vous obéir. Votre profonde humilité ajoute à la captivante splendeur de votre âme, qui a fait ressusciter en moi cette vie du cœur, que je croyais à jamais éteinte avec celle qui fut ma fiancée. Mon erreur me comble d'une nouvelle illusion de félicité, que vous seule pouvez rendre réelle. Vous ne connaissez rien de mon nom, ni de ma fortune, m'avez-vous dit ? Pour vous seule sur ce continent... Mon nom... veuillez lire. Lui tendant une tablette d'ivoire armoriée, avant qu'elle eût entièrement terminé la lecture des caractères dorés qui éblouissaient son regard, il ajouta, et ma fortune... vous en connaîtrez bientôt le chiffre, si vous daigniez consentir à devenir ma femme !

Comme sous une poussée électrique, Eglantine se leva, comprimant les battements de son cœur. Et s'appuyant au dossier du banc sur lequel ils avaient pris place, d'une voix aussi douce que celle de la sirène enchantant les flots, elle s'exprima ainsi :

— M. René de... M. Edouard Paul, reprit-elle vivement, pourquoi donc vous jouer ainsi de moi ? Je crois à la spontanéité de votre amour. Mais je vous le répète, ma condition ne saurait convenir aux légitimes ambitions de la vôtre. Demain, oh ! pardonnez à la cruauté de mes soupçons, demain peut-être... vous

regretteriez de grâce, r
A son to
à la jeune
vers l'hôtel
séparer éta
—Maden
inspirer sel
exprimer c
les soupçon
serments



DESSIN DE EDMOND-J. MASSICOTTE

Sir WILFRID LAURIER

Premier ministre du Canada

regretteriez vos serments ! De grâce, monsieur, oui de grâce, rentrons.

A son tour, monsieur Paul se leva, offrant son bras à la jeune fille ; silencieusement, ils se dirigèrent vers l'hôtel. Le trajet était court, le moment de se séparer étant venu, notre héros rompit le silence.

— Mademoiselle prononça-t-il, puisse la nuit vous inspirer selon les vœux que j'ai eu l'honneur de vous exprimer ce soir. Puisse l'aurore de demain dissiper les soupçons qui vous détournent de la foi en mes serments ! Non, Eglantine, celui qu'aujourd'hui

l'amour entraîne à déposer à vos pieds son cœur et sa fortune... ne saurait être parjure demain.

— Pardon, mon ami, me suis-je ainsi exprimée, répliqua la jeune fille ? Ah ! mon pauvre cœur ne sait plus... Au revoir monsieur, à demain.

Avant que le jeune homme pût ajouter un mot, Eglantine avait disparu dans les couloirs de l'hôtel.

* *

Le lendemain fut, pour nos héros, un jour de tristesse. Eglantine, brisée d'émotion, n'avait pu trouver

le sommeil qu'à une heure avancée de la nuit. A peine eut-elle franchi le seuil de sa chambre qu'elle éclata en sanglots, l'amour s'était emparé de son cœur, et elle redoutait d'en précipiter l'aveu. Pourtant, était-il un homme plus noble, plus digne que cet étranger ? Non, dans cette nature d'élite, sur sa figure si franchement ouverte, rien ne dénotait l'imposture, il l'aimait sincèrement... et, dès qu'il le souhaiterait de nouveau, elle consentait au bonheur de devenir sa femme.— WILFRID LOCAT.

(A suivre)



Photo Montigny, Québec

L'HON. S.-N. PARENT

PREMIER MINISTRE ET MAIRE DE LA VILLE DE QUÉBEC



Photo Leprés et Lavergne

SON HONNEUR L.-A. JETTÉ

LIEUTENANT GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Jusque là
et calme, ne
ridé ; une b
caresser.

Au soir d
dans les nu
en moutonn
nous avait s
chassait les
tagnés.

La nuit d
sembla plus

Au mou
devant nou
dure.

Nous étie
regardant
marin en pa
va être mau
votre lit. "

mer. Quel
qu'un vent
élevait de v
lant, sembl
un abîme s

droite, tant
les mâts tou
dant la va
navire sem

cette lutte
Depuis lo

Ayant vu
lais la voir
cramponné
jour du gr
vire géant,

cents perso
courroux, c
faible barq
par un ven
reur de cet

Sous un
se déchirai
d'autres va
venir brise
mourir sur

Dans les
sourds mug
je croyais
yeux se fer

quais Mari
Mon dés
sous ses di
quelques h
mense éter
plombant

Enfin, h
mouillé ju
descendis

Sans do
lorsque je
pas sur le
lale, s'étai

Je me le
La tem
vent était
Petit à pet
le ciel, les

Sur le p
ravages q
cheminées
tervalle le
dernières
leur restai

A notre
point noir
des conje
pour un

LA MER

RÉMINISCENCE

Jusque là, le ciel avait été sans nuage, la mer douce et calme, ne nous avait montré qu'un front à peine ridé ; une brise tiède et légère n'avait fait que nous caresser.

Au soir du quatrième jour, le soleil s'était couché dans les nuages qui envahissaient tout le firmament, en moutonnant. Seule, l'étoile du Berger, un instant, nous avait souri. Le vent s'était levé et devant lui chassait les vagues, qui s'élevaient comme des montagnes.

La nuit devint subitement très noire, et le bateau sembla plus léger.

Au mouvement de tête d'un gabier, qui passait devant nous, nous comprimes que la nuit allait être dure.

Nous étions encore assis sur nos chaises pliantes, regardant avec curiosité monter la mer, lorsqu'un marin en passant près de nous, nous dit : " La nuit va être mauvaise, les enfants, vous seriez mieux dans votre lit. " Il ne se trompait pas, le vieux loup de mer. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'un vent plus violent, au devant de notre navire, élevait de véritables montagnes d'eau qui, en s'écrasant, semblaient devoir nous engloutir. Subitement un abîme succédait à cette montagne, et tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, penché jusqu'à ce que les mâts touchassent presque les flots, tantôt escadant la vague, tantôt la descendant, notre pauvre navire semblait ne devoir pas sortir vainqueur de cette lutte sans proportion.

Depuis longtemps mes compagnons dormaient...

Ayant vu la mer alors qu'elle fait la douce, je voulais la voir dans sa fureur.—Je la vis.—Solidement cramponné à un bastingage près du grand mât, je pus jouir du grandiose mais terrifiant spectacle d'un navire géant, renfermant dans son sein plus de douze cents personnes, en guerre ouverte avec les flots en courroux, qui se jouaient de lui comme de la plus faible barque. La pluie tombait à torrents, et poussée par un vent impétueux, elle ajoutait encore à l'horreur de cette nuit terrible.

Sous un zig-zag de feu, à chaque instant, les nues se déchiraient et, à ces lueurs passagères, je voyais d'autres vagues monstres qui couraient sur nous pour venir briser leur crête sur la proue de notre navire et mourir sur le pont.

Dans les cordages, le vent sifflait et répondait aux sourds mugissements de l'Océan. A chaque instant, je croyais notre fin venue ; parfois, sous l'éclair, mes yeux se fermaient de frayeur. Dans mon âme, j'invoquais Marie, l'Etoile de la Mer.

Mon désir était exaucé : j'avais voulu voir la mer sous ses différents aspects. L'Océan si calme il y a quelques heures, n'était plus maintenant qu'une immense étendue de montagnes à la tête blanche surplombant des abîmes dont la vue me glaçait.

Enfin, brisé, moulu et malgré mon imperméable, mouillé jusqu'aux os et ne pouvant plus me tenir, je descendis dans ma cabine.

Sans doute, depuis longtemps le jour était levé, lorsque je fus éveillé par mon ami qui, ne me voyant pas sur le pont à l'heure habituelle et me croyant malade, s'était décidé à venir me trouver.

Je me levai aussitôt et remontai sur le pont.

La tempête n'était point encore apaisée, mais le vent était tombé et la mer commençait à se calmer. Petit à petit la Gascogne reprenait son aplomb. Dans le ciel, les nuages étaient en déroute.

Sur le pont, les hommes de l'équipage réparaient les ravages qu'avait faits la tempête ; jusqu'au haut des cheminées l'on suivait les traces de la vague. Par intervalle le soleil dorait de ses rayons les crêtes des dernières hautes vagues, leur enlevant tout ce qui leur restait de terrible.

A notre droite, tout au fond de notre horizon, un point noir attirait tous les regards et chacun de faire des conjectures qui, pour un vaisseau français, qui pour un vaisseau anglais. Bientôt le bâtiment tout

entier apparut : c'était un beau trois mâts qui, fier et léger, semblait glisser sur les eaux. Il nous salua de loin, nos pavillons répondirent. Les discussions étaient des plus animées lorsque le capitaine nous annonça que ce bâtiment était français.

Ce ne fut plus, pendant quelques instants, que des hurra !... hurra !... poussés avec un enthousiasme que l'on ne peut dépeindre. A chaque main étaient des mouchoirs que la forte brise faisait flotter et qui, dans leur muet langage, transmettaient à nos compagnons d'un instant tout ce que nous ressentions de bonheur.

Puis il disparut ; nous semblions nous fuir. Longtemps encore, cependant, nous pûmes suivre sa marche, car seule, sa fumée estompait le bleu du ciel.

Au matin du sixième jour, le soleil se leva dans un ciel qui semblait n'avoir jamais connu l'orage. Ça et là, on apercevait des barques de pêcheurs, et à la vue de ces légères embarcations, on se sentait revivre.

D'autres voiles, étranges celles-là et qui fixaient l'attention des officiers, apparurent comme de blanches mouettes ; c'étaient les bateaux pilotes qui, nous ayant aperçus, couraient sur nous. L'on put bientôt distinguer leurs numéros, peints sur les voiles. Nous suivions avec un très grand intérêt cette course dont le vainqueur devait être notre pilote. Le numéro 4 sortit vainqueur, et bientôt, ayant ralenti notre marche, nous le reçûmes à notre bord.

Enfin, le septième jour était à ses premières heures que je me promenais sur le pont. La cabine m'était devenue insupportable et je la fuyais. Je pus ainsi assister à un des plus beaux spectacles que puisse offrir la mer. Un lever de soleil.

Dans le ciel brillèrent encore quelques étoiles, la lune s'en allait en ricanant, et déjà l'aube blanchâtre sortait des eaux. Peu à peu le bleu sombre du firmament pâlisait sous l'influence des premiers rayons. L'onde redevenait transparente et les étoiles disparaissaient.

Avec toute la pompe d'un monarque, le maître du jour apparut au-dessus des vagues et dans leurs têtes blanches il jeta des diamants.

A ce moment si solennel, et comme pour unir le ciel, la terre et les flots, un petit oiseau venu je ne sais trop d'où et posé sur un des cordages, se mit à chanter, saluant ainsi Dieu et l'amour.

Enfin, enfin, au-dessus de la ligne où semblent s'arrêter les ondes, surnageait comme un long, long nuage. C'était la terre !

La terre ! oh ! sait-on bien ce que veut dire ce mot ?

A bord, on ne saisit pas tout de suite, on cherche, on hésite, et cependant l'on en a parlé tous les jours.

A peine ce mot a-t-il été dit que, comme poussés par une force irrésistible, tous les passagers se précipitèrent sur le pont et se penchèrent sur le bord du bateau, comme pour mieux voir cette terre dont le seul nom fait vibrer jusqu'aux fibres les plus intimes de notre être. " Terre ! terre ! " crie un matelot, et chacun ouvre des yeux démesurément grands, et les mots expirent sur les lèvres. Un religieux silence règne sur le pont. La terre ! mais c'est le salut !

Oui, c'était bien la terre qui était là devant nous ; nous n'étions pas trompés, et c'était elle que ce petit oiseau nous avait annoncée.

Quelques heures plus tard, nous passions aux pieds de la colossale statue qui, à tous, dit que sur la plage qu'éclaire le flambeau qu'elle tient en sa main, jadis la France apporta la liberté.

Ce fut avec enthousiasme et amour que nous la saluâmes, car en elle c'était la France que nous saluions. Alors, à travers le bruit du canon, les cris joyeux de la sirène un petit mousse fit entendre le refrain de la Marseillaise.

FIN

HENRI BERNARD.

On peut dire des femmes ce que Quintilien dit des dieux eux-mêmes : que la beauté de leurs visages ajoute au culte qu'on leur porte.—ALP. ESQUIROS.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

M. R. DARCY

En voilà un qui n'a pas besoin d'être présenté au public. En effet, qui ne connaît Darcy, l'acteur impeccable et consciencieux pour qui le théâtre n'a plus de secrets. Nous l'avons tous applaudi dans les différentes créations qui ont été pour lui autant de triomphes.

Ce qui fait surtout sa force, c'est qu'il sait s'incarner dans la peau de ses personnages sans jamais forcer la note et tomber dans la vulgarité. M. Darcy est toujours à la scène ce qu'il est à la ville ; respectueux du goût et des sentiments du public. Avec cela, sachant se faire une tête et se rendre méconnaissable, il possède à fond l'art de se grimer et de se costumer.



Photo M. Richard

À côté de ses qualités artistiques essentiellement françaises, le sympathique administrateur de *La Gaité* en possède d'autres ; il est pratique comme un Yankee et connaît les affaires à fond. Ayant vécu longtemps parmi nous, il sait ce qu'il faut pour plaire à notre population. Aussi nous ne craignons pas d'affirmer que sous sa direction, le théâtre de la gaité entre dans une ère de prospérité bien méritée d'ailleurs par le travail ardu que s'imposent M. Darcy et la vaillante troupe qu'il a su former.

Mais direz-vous, avec de semblables qualités, Darcy doit avoir des ennemis ? C'est possible ; en tout cas il n'en sait rien car ceux-ci, s'ils l'approchaient, seraient forcés de devenir ses amis et ceux là ne se comptent plus.

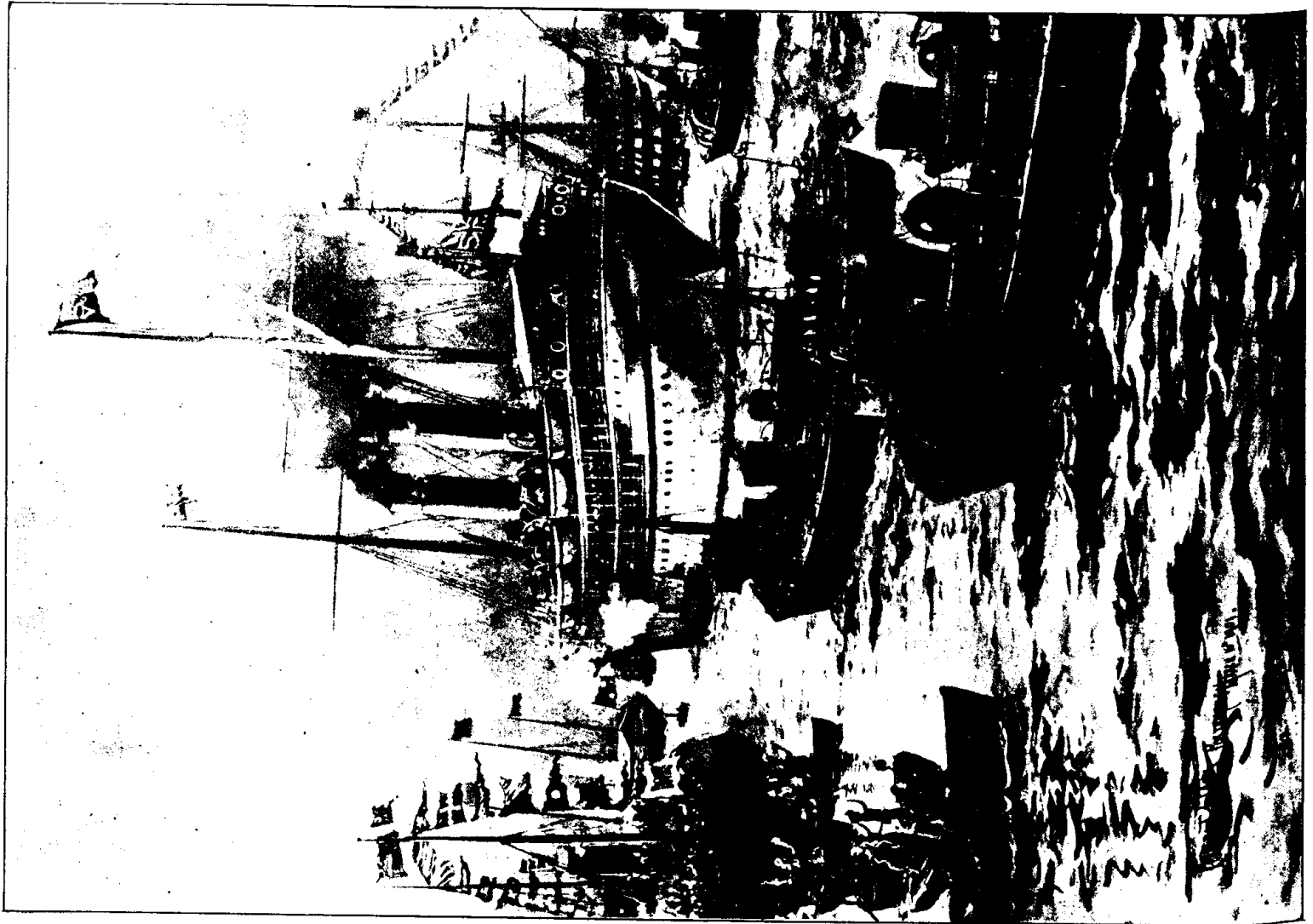
NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine que notre chroniqueuse, Attala, est dans le deuil. Sa sœur, Emilie Valois, épouse de M. J.-A. Valois, marchand de Vaudreuil, rendait son âme à Dieu, le 8 de ce mois, à l'âge de trente-sept ans.

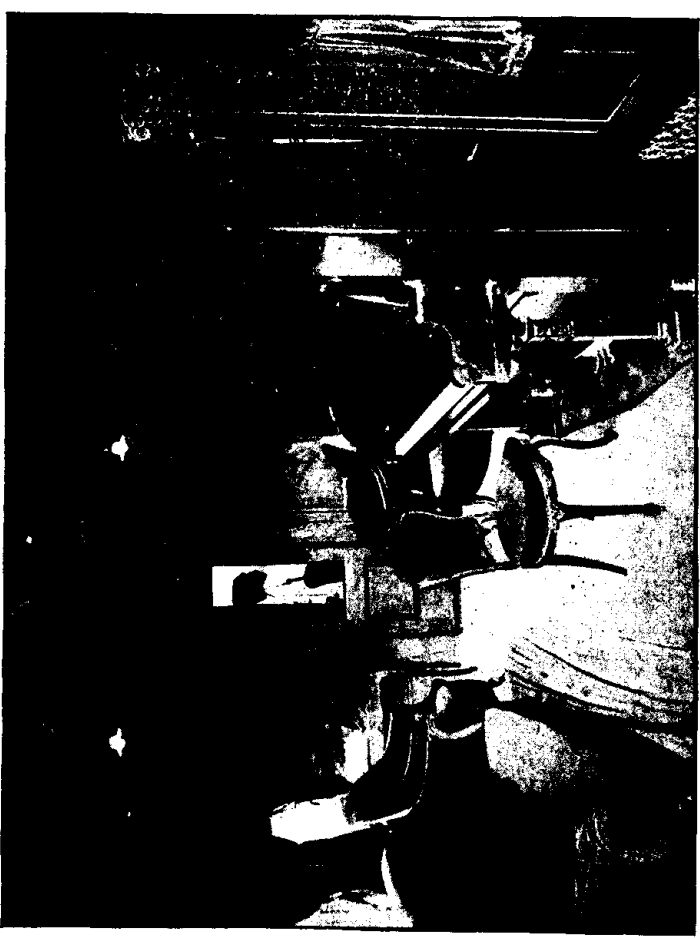
Le personnel du MONDE ILLUSTRÉ, administration et rédaction, offre ses plus vives sympathies à la famille, et d'une façon particulière à Mlle Attala.

Le frémissement du cœur sous l'aiguillon de la douleur, c'est le cri de l'âme appelant au secours !... et le bon Dieu vient. Vous êtes donc là, mon Dieu !

Veux-tu goûter une grande joie qui se concentre dans ton âme et l'embaume pour de longues heures ? Fais le plus de bien possible en te cachant le plus possible.



PLYMOUTH.—Le duc d'York s'embarquant à bord de l' "Ophir" pour son voyage



Le boudoir de la duchesse

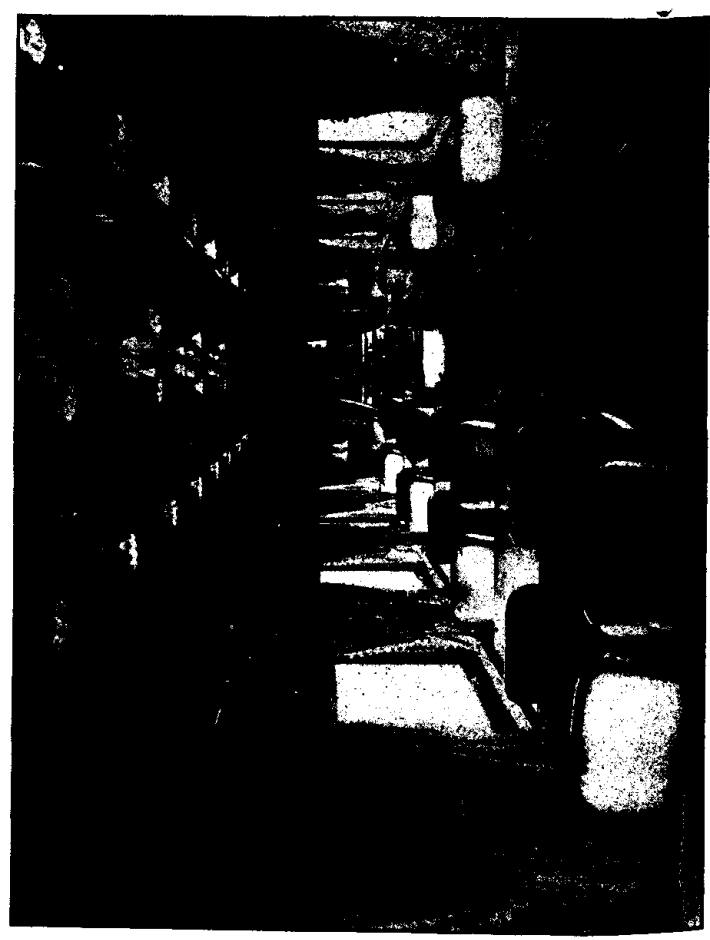
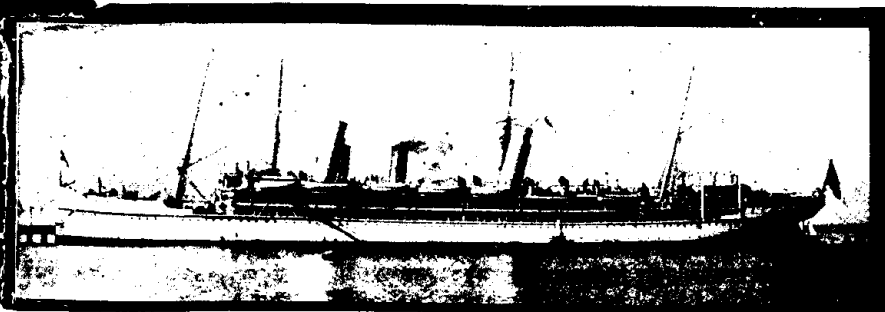
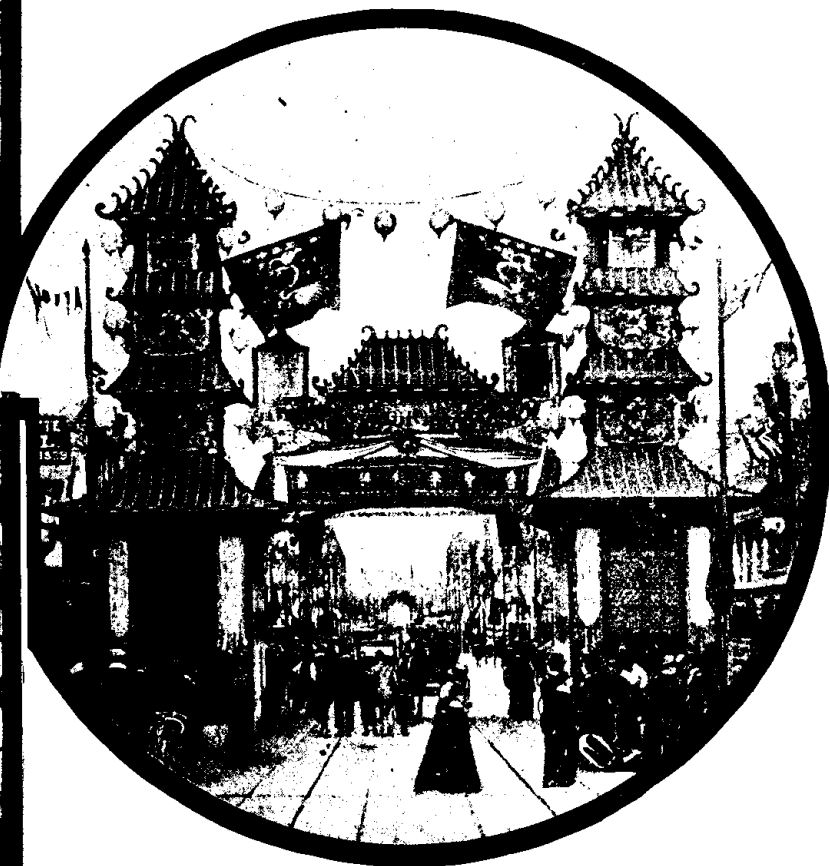
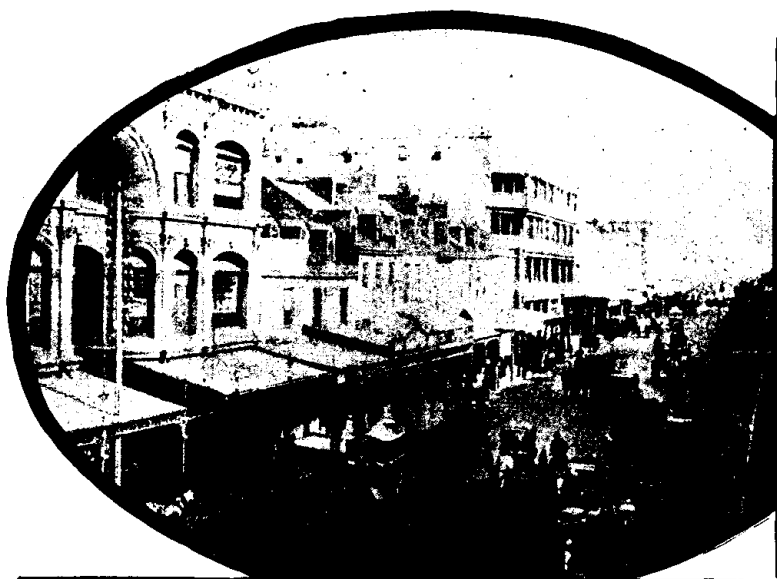


Photo Laprés & Lavergne
CANADA.—Le char palais de Leurs Altesses Royales

LA

—Comm
—Lourd
—Cela m
d'esprit et
Le doct
près de la
ordonnan
M. de G
de son ore
—Vous
quelque ch
—Malh
ses débuts
—La co
—Cela
vous l'ai d
vient le m
serai vain
En ce m
—Qu'y
—Une
M. de
seuta son
ment de
—C'est
Albert
son père.
Il lui s
—Père
visiteur
entrer ici
des nouv
Il s'arr
Le no
Son oc
Le do
avoir dit
rieux :
—Fai
d'étudie
de ce vi
—Ma
tion.
ELLE
est là...
la voir..
—Ve
Et il
—Qu
trouver
—Al
est là a
—Eh
—Il
raisons
d'autre
—Pr
pliront
—Es
épouva
—C'
—Je
les rom
—O
l'inclin



La rue George, l'une des principales rues d'affaires de Sydney
Melbourne : Arc de triomphe des citoyens, rue Bourke
Melbourne : La rue Collins

Le duc d'York à Adlaide : Une monture de prédilection
Melbourne : Arc de triomphe érigé par la colonie chinoise, rue Bourke
"L'Ophir" qui porte le duc d'York

Réception du duc d'York en Australie

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

ADIEU

Adieu ! mot qu'une larme humecte sur la lèvre ;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour ;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre ;
Mot que l'éternité doit effacer un jour !

Adieu !... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie,
Quand l'homme dit : " Retour ! " et que Dieu dit : " Jamais ! "

Mais aujourd'hui, je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout puisqu'il est plein de toi,
Qui tombe dans l'abîme et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi !...

Et cependant, mon cœur redit, à chaque haleine,
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas ! qu'un grand adieu !

A. DE LAMARTINE.

PROFILS DE JEUNES FILLES

Aimer les jeunes filles ? Moi j'ai pour elles l'admiration platonique et désintéressée d'un célibataire déjà mûr, qui frise la quarantaine et qui songe, non sans mélancolie, au temps lointain où il a manqué le coche du mariage. Je me retourne pour les voir passer, mais elles passent sans me voir. Je devine, à leur regard distrait, que pour cet " âge sans pitié " je ne suis plus qu'un indifférent.

C'est à l'impassibilité de ces jeunes visages qu'on peut constater l'approche de la maturité commençante.

Au début, cela ne laisse pas d'être triste et humiliant, mais avec un peu de philosophie, on s'y fait, et on se résigne à n'être plus qu'un observateur bienveillant et sans prétention : on rajeunit ses yeux, en les posant de préférence sur des figures printanières, comme un vieil amateur d'horticulture, devenu pauvre, s'arrête devant l'étalage d'un marchand de fleurs et contemple, avec un sourire admiratif, les azalées couleur de chair, les chromatelles d'or pâle, les orchidées rares, qui iront s'épanouir dans les jardins des gens riches.

Elles deviennent rares, les jeunes filles. Je parle naturellement des vraies jeunes filles. Je ne range pas dans cette catégorie de niaisées poupées vivantes, sans instruction et sans initiative, qui n'ont pas deux idées dans la tête : je n'y mets pas non plus ces filles à la mode, qui ont été élevées en serre chaude, dans une atmosphère mondaine et artificielle.

Celles-là n'ayant pas d'enfance n'ont que l'apparence de la jeunesse. Elles se maquillent déjà à dix-huit ans, comme de vieilles coquettes sur le retour ; elles n'ignorent rien, parlent de tout avec une précocité et un aplomb effrayants, ont des allures garçonnières, et—stérilisées à force de culture—elles ne possèdent plus ni cœur ni cervelle, ni enthousiasme ni sensibilité.

Non, la vraie jeune fille est comme une fleur qui a encore sur ses pétales le velouté de l'enfance, mais d'où s'exhale déjà le vrai parfum de la femme. Elle est avant tout naturelle et simple, son esprit est plein de pudiques réserves et d'innocentes audaces.

Elle s'est développée harmonieusement avec les années et n'a pas été forcée par une culture hâtive. On lui a laissé toute sa spontanéité, toute sa grâce virginale. On l'a initiée à la vie, en lui apprenant de bonne heure à savoir se décider elle-même et à avoir la responsabilité de ses actions. Elle se montre telle qu'elle est, avec ses qualités et ses défauts, ses aversions et ses sympathies, et comme tout ce qui est naturel est un charme pour les yeux et le cœur, si peu douée qu'elle soit sous le rapport de la beauté, elle plaît néanmoins, parce que ses yeux limpides et son franc sourire reflètent la santé et la gaieté de son âme.

En un mot, elle est jeune, et elle emporte partout avec elle, comme une auréole, cette délicieuse couleur d'aube de la jeune fille.

C'est d'elle qu'on peut dire, avec le poète Nicolas Lenau : " Une jeune fille, c'est comme une promesse, comme une vie humaine en bouton ".

ANDRÉ THEURIET.

MODES POUR ENFANTS

Aujourd'hui, la mode exerce son influence sur la toilette des enfants, à tel point qu'il est nécessaire d'en noter les variations.

Pour les garçons, la blouse russe succède aux robes blanches du bébé, puis ensuite le costume marin domine.

La blouse russe, faite à plis plats, ajustée par une ceinture de cuir, avec le grand col de linon entouré



Robe en étoffe pouvant se laver, avec broderie au point de croix, pour fillettes de 4 à 5 ans.

d'un fin plissé pareil, est très pratique, jusqu'à quatre ou cinq ans, selon la taille ou la force de l'enfant. On y emploie des étoffes de fantaisie : de la popeline, du velours ou de la panne, du tartan écossais, du drap. Avec le paletot directoire ou carrick à double collet, le grand chapeau de feutre. Puis les guêtres en cuir jaune, pareilles aux bottines, même pour l'hiver.

Un peu plus tard, on leur met le costume marin en molleton ou serge gros bleu, avec pantalons longs, dits à " petit pont. " La chemise réglementaire pareille. On leur met le col et le gilet de tricot blanc, de préférence, lorsqu'ils sont petits et délicats. Pour sortir, la vareuse croisée et doublée de tartan. Le bérêt de marine avec la jugulaire blanche, le pompon rouge d'ordonnance. Un ruban portant un nom de navire. Si on trouve l'enfant encore trop petit pour adopter ce costume, qui est cependant agréable et pratique et

qui va à presque tous les âges, au lieu du pantalon long, qui les écraserait, on leur met une culotte courte, rétrécie du bas, mais flottante au genou, et non pas bouffante comme le knickerbockers. Plus tard, le pantalon long est préférable, avec le col bleu et le gilet rayé. Si on adopte ce genre de costume, on fera faire les chemises d'ordonnance, ayant le col droit monté après le corps de la chemise. Les enfants seront alors habillés d'une façon plus nette que si on doit rajuster le col à la chemise de molleton.

Ce n'est guère que vers l'époque de la première communion qu'on les habille en veston, avec de grands cols ronds rabattus et la façon tailleur.

Pour les petites filles, on a renoncé au genre sac et engoncé. On les habille un peu comme leur maman ou leurs grandes sœurs.

Les toutes petites, dès qu'elles quittent le blanc, sont fort gentilles avec une robe de serge ou de drap bleu pastel avec corsage échancré carrément du haut, jupe avec un volant en forme, des manches longues avec de longs revers blancs brodés, accompagnant la longue collerette carrée, en broderie pareille. Une ceinture de moire bleu ciel, ou blanche, complète un charmant ensemble. Jusqu'à sept ans, la jupe sera assez courte, mais néanmoins couvrant les genoux. Le corsage à taille plutôt allongée. On peut faire le même genre de costume en rose, en ponceau, même en écossais. L'ulster en tartan écossais bien coupé, fait avec aisance, des manches un peu volumineuses du haut et le petit collet, est un excellent vêtement d'usage très confortable. Nous en avons vu à grands damiers rouges et blancs, verts et blancs, d'un très joli effet. Dans le genre plus habillé, il y a les paletots de drap, droits avec revers en col châle, qui sont d'une jolie allure.

Les vêtements en redingote allongée, en drap uni, un peu genre Directoire, conviendront à merveille aux fillettes de dix à treize ans.

Pour l'intérieur de la nursery, on met aux enfants, filles ou garçons, jusqu'à l'âge de sept à huit ans, des tabliers. Le genre plat est ce qui convient le mieux. Pour les fillettes, les tabliers blancs décolletés, avec des manches en volants, garnis d'une broderie ou d'un feston, sont ce qu'il y aura de mieux. Aux garçons, on mettra de préférence des tabliers montants, ajustés du haut, sans aucun pli, avec une encolure et des bas de manches garnis d'une petite broderie ou d'un point. On pourra les faire en grosse toile de coton changeant, bleu et blanc, rouge et blanc, qui est d'un excellent usage et se lave parfaitement.

LA MODE

Le vert émeraude sera beaucoup employé dans les modes de chapeaux et robes.

Les ceintures en pointe, composées de petites bandes de velours, et parfois garnies de boutons en acier, sont à la mode.

Il est beaucoup plus pratique d'acheter un jupon de coton mercerisé de première qualité qu'un jupon de soie de qualité inférieure, n'offrant aucune garantie de durée.

La plupart des dentelles employées dans les modes viennent, en parties égales, de la France et de l'Angleterre. La petite ville de Honiton, dans le Devonshire, est renommée pour ses dentelles, lesquelles étant faites à la main, sur des tambours, coûtent très cher.

La dernière idée à Londres, et à Paris, est la chaîne de perles. On trouvera, cet hiver, des perles de toutes les couleurs et de toutes les formes imaginables, et la Mode dit qu'il faut que la chaîne soit de la même couleur que la robe avec laquelle elle est portée. Comme longueur, il suffit de dire que ces chaînes doivent descendre jusqu'aux genoux.

CHRON

THEATR

Le succès au Palais-Royal fallu créer pondre à un nifesté. Ce le jour sele gala compor sistes, exécu du théâtre. daine a été avec le plus a qu'une om retés des plac Cette sem D'abord, un Cadiguetto, quer, qui a inroyable, séduire ici le opérette éta les principa tainement p La second intitulée Th C'est une complication spectateurs sement. Le ou lorgnon leur mouche croissent le La semain Séynète de l et une pièce et la comédie f bignac.

THEATRE

Un grand faire sensati National F 16 courant. pièce féconci puissamment personnages bien être c Parmi les quables de citer, en pre Glaypole fra rival, Richa endie, scén un site pit New-York, contre la v publique. Lord Clay boxeur Pic moyens, de chard et d'é Emma Wal dot. Il réu dont, plus t qu'il a com est condamn de ce dernie de l'exécuti entre les m La Taver comme touj et son inter cellente. E lion, Daou miéri, Ham Mme de la Léa, Brém Le Théâ sur un nou

THEA

La directi mieux inau mettant à ante qui a d'œuvre mu avec un lu obédient en r siennes. R veaux, son pensionnat veille de fr théâtre de sène des quartier de représenta

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

Le succès s'accroît de jour en jour, au Palais-Royal. C'est au point qu'il a fallu créer un jour de gala, pour répondre à un désir impérieusement manifesté. Ce jour est le mercredi. C'est le jour select. Les représentations de gala comportent des intermèdes fantaisistes, exécutés par les artistes ordinaires du théâtre. La première soirée mondaine a été inaugurée mercredi dernier, avec le plus encourageant succès. Il n'y a qu'une ombre au tableau, c'est la rareté des places.

Cette semaine, on donne deux pièces. D'abord, une opérette en un acte, *La Cadiguette*, œuvre gracieuse, jolie à croquer, qui a remporté à Paris un succès incroyable, et qui n'a pas manqué de séduire ici les amateurs de gaieté. Cette opérette était inconnue à Montréal, et les principaux motifs deviendront certainement populaires.

La seconde pièce est la joyeuse folie intitulée *Trois femmes pour un mari*. C'est une pièce abracadante, dont les complications inattendues jettent les spectateurs dans un inénarrable ahurissement. Les gens qui portent lunettes ou lorgnon feront bien de ne pas oublier leur mouchoir, car de folles larmes obscurcissent les verres des appareils.

La semaine prochaine on jouera une *Saynète de Feydeau, Un bain de ménage*, et une pièce amusante du répertoire de la comédie française, *Le député de Bombignac*.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Un grand mélodrame, qui promet de faire sensation, sera à l'affiche du Théâtre National Français, toute la semaine du 16 courant. C'est *La taverne du Diable*, pièce féconde en scènes et en situations puissamment dramatiques et dont les personnages, bons ou méchants, semblent être des types croqués sur le vif. Parmi les tableaux les plus remarquables de *La taverne du Diable* il faut citer, en premier lieu, la Taverne, où lord Claypole frappe à coups de poignard son rival, Richard Murphy; l'orage et l'incendie, scènes d'un effet saisissant, puis un site pittoresque aux environs de New-York, où se trame un complot contre la vie de Richard, et une place publique.

Lord Claypole, avec la complicité du boxeur Pickler, essaye, par tous les moyens, de se débarrasser du jeune Richard et d'épouser la fiancée de celui-ci, Emma Walter, afin de s'emparer de sa dot. Il réussit à enlever la jeune fille dont, plus tard, pour cacher les crimes qu'il a commis, il fait arrêter le père qui est condamné à mort. Mais l'innocence de ce dernier est reconnue au moment de l'exécution, et le traître tombe enfin entre les mains de la Justice.

La Taverne du Diable a été montée, comme toujours, avec le plus grand soin, et son interprétation promet d'être excellente. Elle a été confiée à MM. Fillion, Daoust, Petitjean, Charest, Palmiéri, Hamel, Godeau, Leurs, Villeraie, Mme de la Sablonnière, Mlles Vertheuil, Léa, Brémont, etc.

Le Théâtre National peut compter sur un nouveau succès.

THEATRE DE LA GAIETE

La direction de ce théâtre ne pouvait mieux inaugurer la Saison d'Hiver qu'en mettant à l'affiche cette pièce si amusante qui a nom *Mlle Nitouche*. Ce chef-d'œuvre musical et littéraire est monté avec un luxe et une vérité qui ne le cèdent en rien aux grandes scènes parisiennes. Les décors, absolument nouveaux, sont admirables. A citer : le pensionnat des Hirondelles, une merveille de fraîcheur; puis les coulisses du théâtre de Portarcy, avec une mise en scène des plus originales; ensuite le quartier de cavalerie, copié sur le vif et représentant à s'y méprendre une ca-

Alcooliques
Aisément
Guéris

Mlle Edith Williams veut que les lectrices de ce journal sachent comment elle a sauvé son père

Elle fit usage d'un remède sans odeur et sans saveur dans son manger et le guérit sans qu'il le sût

Un paquet d'essai de ce remède est expédié franco pour montrer comment on guérit les alcooliques aisément



Mlle Edith Williams

Rien n'est plus dramatique ou affectueux que la manière dont Mlle Edith Williams, Boite 36, Waynesville, O., a guéri son père alcoolique après des années de peines, de découragement et de souffrances sans pareilles.

Je suis bien contente que vous publiez cet exemple, car il sera connu de plusieurs autres et les renseignera sur le Golden Specific. Je serais aussi bien heureuse, si je pouvais aider à mes sœurs souffrantes qui m'écrivent à ce sujet.

Le découvreur, le Dr Haines, enverra un échantillon de ce grand remède gratis à tous ceux qui lui écriront pour l'avoir. Il en envoie assez pour montrer comment on s'en sert dans le thé, le café, ou le manger, et pour montrer qu'il guérira cette terrible habitude paisiblement et permanentement. Envoyez vos noms et adresse au Dr J.-W. Haines, 1732, Glenn, Building, Cincinnati, Ohio, et il vous enverra un échantillon gratis du remède, cacheté avec soin dans une enveloppe non imprimée, avec les instructions complètes pour s'en servir, des livres et des certificats de centaines de personnes qui ont été guéries et tout ce qui est nécessaire pour vous aider à sauver vos proches et affectionnés parents d'une vie de dégradation, de pauvreté inévitable et de disgrâce.

Demandez un essai gratis aujourd'hui. Il illuminera le reste de votre vie.

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

serne de l'armée française, avec ses uniformes pittoresques, l'arrivée de la patrouille, rien n'y manque, pas même les chevaux.

Et avec cela, une distribution impeccable où figurent tous nos artistes favoris : Mme Clara Dartigny, MM. Darcy, Soulier, Méry, Aramini, Valhubert, Mmes Jeanne Blonck, Soulier, Duplessis, etc. Il faut aller voir et applaudir *Mlle Nitouche* et y retourner encore.

Ajoutons que la salle est maintenant une des plus belles de la ville et présente, avec sa nouvelle toilette, ses riches portières et ses luxueux tapis, un magnifique coup d'œil.

M. de Calino aperçoit sur un piano une partition où apparaît sur certaines lignes le mot : pétale.

—Tiens ! s'exclame le bon gâteaux, on fait donc maintenant de la musique spéciale pour bicyclistes !

CHOSSES ET AUTRES

—La Belgique a eu son indépendance en 1830.

—A Chicago, on mâche pour \$50,000 valant de gomme par semaine.

—Chaque année Cuba fournit à l'univers 31,000 tonnes de tabac.

—Ludger Duvernay, fondateur de la *Minerve* de Montréal, est né en 1797 et mort en 1852.

—Il n'y a en Norvège que 4,000 hectares de céréales, et les dix-neuf vingtièmes n'ont jamais été cultivés.

—L'Europe produisait 750,000 tonnes de betteraves en 1836, contre 50,000,000 qu'elle produit maintenant.

—C'est aux Etats-Unis qu'on trouve le plus d'étrangers : 9,250,000 ; vient ensuite la France avec 1,100,000, puis la république Argentine avec 300,000.

—Le *Patriote* a été le premier journal publié aux Etats-Unis ; il fut fondé en 1837, à Burlington, Vt, par Ludger Duvernay.

—Le vêtement le plus riche du monde était exhibé à l'exposition des pêcheries de Londres en 1883. C'est un manteau royal des îles Sandwichs. Il est fait de plumes rouges, noires et jaunes. L'oiseau qui fournit les plumes jaunes est maintenant disparu de la forêt. Il a toujours été si rare qu'on a pris plus de cent ans à recueillir le nombre de plumes suffisant pour former le manteau. Chaque oiseau n'en porte aussi que quelques-unes. On estime la valeur de ce manteau à \$500,000.

—En Suisse, les propriétaires d'hôtels, chargent \$200 de caution à leurs hôtes, en cas de mort subite.

—L'édifice de l'Opéra Impérial de Vienne, a été incendié le 8 décembre 1881, et 580 personnes ont péri dans ce désastre.

MÈRES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents par chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO.
NEW-YORK.

THÉÂTRE DE LA GAIÉTÉ

R. DARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine

Téléphone Bell, Est 1954.

Ouverture de la saison d'hiver : LUNDI, le 16 SEPTEMBRE

MAMZELLE NITOUCHE

OPÉRA BOUFFE EN 4 ACTES

Mme Clara Dartigny dans le rôle de "Denise"

Artistes favoris ! Orchestre sans Rival ! Décors nouveaux !

Tous les soirs à 8 1/2 heures. - Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 1/2 heures.

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1736

Bureau privé, Tél. Main 2017

GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU LA TAVERNE DU DIABLE

16 SEPTEMBRE

Grand drame à sensation

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c.
Prix Matinées, 10c, 15c. et 25c.

Loges, 50c et 75c.
Loges, 50c.

Semaine prochaine : LES TROIS MOUSQUETAIRES

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

Tel. Bell Est 1826.

R. HARMANT, Dr Artistique.

SEMAINE DU LA CADIGUETTE

16 SEPTEMBRE

(Opérette en 1 acte)

TROIS FEMMES pour un MARI

Prix des Places : - 15, 20, 30 et Loges 40c.

MATINÉE TOUS LES JEUDIS A 2 HEURES.

Semaine du 23 septembre.—UN BAIN DE MENAGE. LE DEPUTE DE POMBIGNAC

NOTES ET FAITS

Le recteur de l'église Shakspeare, à la suite d'une quête qui avait été faite dans l'église, prit une poignée de cents américaines et les offrit à ceux qui les avaient données.

Inutile de dire que personne ne se présenta pour réclamer son sou.

L'administration des Postes de Washington a décidé de placer sur chacun des wagons desservant les districts ruraux, des signaux très apparents afin de faire connaître aux fermiers le long des voies ferrées les renseignements recueillis par le bureau météorologique central sur les probabilités du temps.

De cette manière, quand une tempête sera annoncée, les cultivateurs pourront prendre à temps toutes les précautions préalables.

Il a assez longtemps que le chapeau anglais triomphe sur toute la ligne, pensent les Américains. Il faut le détrôner, le remplacer par le chapeau américain, qui bientôt conquerra le monde.

Et un nouveau trust vient de se constituer à New-York entre les principales manufactures de chapeaux en vue de faire concurrence au le commerce d'exportation de chapeaux anglais.

Le nouveau trust a un capital de 25 millions de dollars.

On croit, communément, que le fait de tracer une croix au lieu de signature est une suite de la fréquente ignorance de nos aïeux qui, en assez grand nombre, ne savaient pas signer. Il n'en est rien, car, au moyen-âge, l'usage de ce signe n'était point limitée aux personnes illettrées. Très fréquemment les personnes lettrées, après avoir écrit un nom sur un acte, le faisaient suivre de la croix, qui étaient considérées comme une déclaration de bonne foi de la part du signataire. Cette déclaration était même exigée, dans bien des cas et notamment dans les actes très importants.

L'empereur Justin avait, d'ailleurs, donné, par décret à ce signe la valeur d'un serment.

Un commissaire de police de Neubourg, homme de principes—et d'idées—voulant réfréner les abus de la mendicité, s'est avisé d'un moyen assez ingénieux.

Un mendiant arrive-t-il dans la localité de Neubourg ? Avant de faire sa tournée dans la ville, il doit solliciter l'autorisation du commissaire ; celui-ci, en échange de ses papiers et après vérification des infirmités qu'il peut avoir, lui remet un bâton d'une forme particulière ; ce bâton, ce sera son certificat, une sorte d'attestation établissant qu'il est digne d'intérêt et qu'on peut lui donner.

Cette mesure, qui a le mérite d'être peu coûteuse et d'une application facile, pourrait être utilement adoptée par un grand nombre de villes, où la mendicité s'étale d'une façon absolument éhontée.

Après les mœurs de la table, voici que se rappellent à la mémoire distraite des hommes de notre temps les préceptes que les vieilles corporations germaniques inculquaient à leurs apprentis, il y a quatre cents ans. Il en est de fort jolis, d'autres sont encore d'un usage actuel dans le milieu simple et patriarcal que l'on dit être l'Allemagne du moyen âge.

Un conseil, entre autres, pris au hasard :

« Si tu tiens à une cliente, tâche de lui inspirer confiance. Dis-lui qu'elle est bien faite du corps et que tu éprouves de la satisfaction à sa vue ; elle sera charmée et tu seras assuré de lui vendre facilement tout ce que tu voudras, surtout si elle est laide et marquée de verrues ».

Ce marchand-là connaissait quelque peu l'éternel féminin.

Alphonse Karr, le grand romancier français, avait souvent le mot pour rire.

Un jour, il raconta l'histoire du « Monsieur qui veut se faire faire un paletot. »

Le bon homme fait venir son tailleur :

—Voici telle qualité de drap que j'ai acheté, vous m'en ferez un pardessus.

—Mais, monsieur, il n'y aura jamais assez d'étoffe ; d'ordinaire, vous m'en donnez beaucoup plus.

—C'est possible, mais j'ai un ami qui est juste de ma taille et qui m'a assuré que son tailleur ne lui en demandait pas davantage. Voulez-vous m'expliquer pourquoi ?

Le tailleur réfléchit un moment, puis avec naïveté : —C'est que sans doute, monsieur, le tailleur de votre ami a un fils qui est plus petit que le mien.

Un journal sérieux de Londres publie la pièce poétique suivante « traduite de l'anglais en français ! »

Vérité Ne Marche Pas

Tu cache, O Vérité, ton visage sombre
Et éfarouché dans l'effrayant ombre
Que jettent tes cheveux ébouriffés sur ton front
Glacé de cristaux blancs. Tes yeux profonds
De mystère brillent ; parfois hésite le son
De ton haleine précieuse que de tous temps
Les inspirés s'efforcent d'entendre toute vie.
Cacheuse timide dans les ténèbres ! Mais si
S'avance d'armure de gloire étincelante
Trionfant, le chevalier noble de l'âme,
Vers toi où tu rests seule t'abritante, calme
De la foule lourde, faible et insouciant ;
Donc ton voix d'or, s'éclate pour cet esprit
Victorieux et saint—époux benit

Pour traduire—comme disait Alphonse Karr—il ne suffit pas de retirer quelque chose d'une langue ; encore faut-il le mettre dans une autre ! C'est ce que ce brave pseudo-traducteur n'est évidemment pas parvenu à faire.

Le fait suivant qui est relaté longuement dans de Mémoires du premier Empire, est-il connu ?

En l'an 1805, lorsque Vienne se rendit aux troupes françaises, Haydn vit un détachement de soldats se diriger vers sa maison.

Il descendit avec appréhension, ouvrit sa porte et demanda ce qu'on lui voulait.

—Nous cherchons, dit le lieutenant qui commandait le détachement, la maison du compositeur Haydn.

—Eh bien, monsieur, que peut-il vous avoir fait ? Que lui demandez-vous ?

—Nous venons, monsieur, lui offrir une garde d'honneur ; le domicile de cet homme célèbre doit être respecté, les lois de la guerre protégeront un si beau génie, et c'est en l'honorant, que le soldat français ennoblira sa conquête !

Après cette courte harangue, la garde d'honneur s'établit à la porte d'Haydn ; et tous les jours, quand on venait la relever, quelques musiciens français jouaient les airs les plus connus de ce grand compositeur.

S.A.R. le duc d'York, aime, après un bon repas, à fumer un bon cigare.

La cargaison qu'il avait emportée à bord de l'*Ophir*, pour lui et sa suite, fut vite épuisée ; et craignant de ne pouvoir en trouver à son goût, pendant le cours de son voyage, il télégraphia qu'on lui en expédiât au Canada.

Dix mille cigares furent donc chargés à bord de la *Lusitania*, enfermés soigneusement dans des doubles caisses scellées du sceau royal ; c'eût été un trésor qu'on n'aurait pas pris plus de précautions ; il est vrai que chaque cigare coûtait 70 cents. Les caisses étaient adressées à la citadelle de Québec, où elles devaient rester jusqu'à l'arrivée du duc, et, dans la crainte que ces bons cigares ne tentassent l'équipage du navire, les caisses furent soigneusement placées à l'arrière du bateau, verrouillées derrière un lourd bordage.

Malheureusement, la *Lusitania* fit naufrage sur la côte de Terre-Neuve. Quand les insulaires apprirent que les cigares royaux faisaient partie de la cargaison, ils ne quittèrent plus la côte, dans l'espoir que la mer rejeterait quelques-uns des caisses ; déjà, dans leurs rêves, les fumeurs se voyaient fumant des cigares à 70 cents pièce. Mais leurs rêves ne se réalisèrent pas.

Des plongeurs, après plusieurs semaines de travail parvinrent à retrouver 7,000 cigares intacts, sur les 10,000.

Les cigares naufragés puis sauvés, auront sans doute, une saveur toute particulière.

Le voyage de l'empereur de Russie en France remet sur le tapis l'origine et le sens de ce titre de *tzar* qui a remplacé celui de grand-duc de Moscovie, que portaient les prédécesseurs de Pierre-le-Grand.

On est généralement d'accord aujourd'hui pour écarter l'idée que le mot *tzar* est une corruption du mot de *César*, qui est devenu le titre générique des empereurs romains et d'où dérive le titre de *kaiser* des empereurs allemands. Il y a contre cette étymologie un fait très caractéristique, c'est que lorsque Pierre le Grand voulut, en 1721, prendre la qualification d'empereur, il éprouva une vive opposition de la part de la cour de Vienne, qui refusait de voir dans le mot *tzar* l'équivalent de la *majesté césarienne*.

Dans la longue énumération des pays et des provinces qui sont sous la domination de l'empereur de Russie, énumération qui précède les actes émanés du souverain, le titre de *tzar* est spécial à certaines contrées : l'empereur et autocrate de toutes les Russies est *tzar* de Kasan, *tzar* de Pologne, *tzar* de la Chersonèse Taurique.

Le mot *tzar* n'est que l'équivalent du mot *roi*. C'est un mot qui appartient à la langue esclavonne, et qui se retrouve, avec un sens analogue, dans les antiques langues du Nord. Les étymologistes le font remonter encore plus haut. Ils prétendent qu'il dérive de la syllabe *sar* ou *zur* qui, dans les dialectes assyro-chaldéens, désigne le souverain, le chef.

A ce titre, le *tzar* aurait des prédécesseurs qui s'enfonce bien plus avant dans l'antiquité que les Césars romains. Les Auguste, les Trajan, les Marc-Aurèle, sont des modernes à côté des *Salmana-zar*, des *Nabuchodona-sar*, des *Nabupala-zar*, qui appartiennent aux temps bibliques et dont les titres et les monuments viennent à peine de reparaitre au jour.

On raconte une curieuse histoire dont Rouget de Lisle fut le héros dans son enfance.

Il était, on le sait, fils d'un avocat royal à Lons-le-Saunier.

Un après-midi d'été, le jeune Rouget, trouvant ouverte la porte de l'habitation paternelle, en profita pour aller faire un tour au dehors, sans que personne le vit s'esquiver, à l'exception de César, le chien familier de la maison.

Or, au même moment venaient à passer deux bohémien aux allures suspectes et à la face patibulaire. Ils aperçoivent l'enfant et, frappés de sa gentillesse, de l'élégance de sa mise, se regardent et se comprennent. Justement la rue était déserte, un enlèvement paraissait facile.

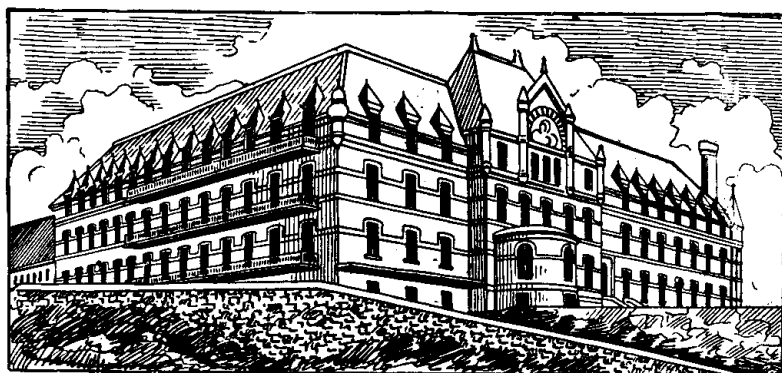
La femme se précipite vers l'enfant, le saisit, l'enferme dans son tablier et rejoint son compagnon : tous deux vont s'éloigner en toute hâte ; mais le petit Rouget de Lisle pousse des cris terribles qui attirent l'attention de César ; le brave chien, reconnaissant la voix de son petit maître, accourt, bondit sur les deux bohémien, attrape la femme au mollet de sa belle manière qu'effrayée, poussant des hurlements de douleur, elle lâche l'enfant qui tombe heureusement sans se faire de mal. Les domestiques, les parents du pauvre petit accourent et le délivrent ; le couple est appréhendé et livré à la maréchaussée.

Qui sait pourtant ce qu'il fût advenu sans la vigilance et l'intelligente intervention du fidèle César ? Sans doute, le fils de l'avocat du roi eût été pour jamais ravi à ses parents, à sa patrie et à l'histoire, et la « Marseillaise » n'eût pas fait le tour du monde, chantée sur tous les champs de bataille par les soldats français victorieux.

A la campagne.

—Les melons ! vous connaissez l'adage : il faut en essayer cinquante avant d'en rencontrer un bon.

—Comme pour les députés, quoi !



HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG.

Elle ne pouvait se tenir debout

Québec, 9 janvier 1900.

MESSIEURS,

Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant. Mon épouse souffrait depuis longtemps d'une extrême faiblesse, d'autant plus étrange qu'elle avait conservé son bon appétit. Elle ne pouvait se tenir debout. Elle faisait pourtant un usage constant des différents vins médicaux si pompeusement annoncés depuis nombre d'années. Dernièrement, le médecin lui prescrivit le **VIN DES CARMES**, et depuis les forces lui sont revenues par enchantement ; elle est maintenant aussi alerte que moi, et nos amis et clients qui l'avaient toujours vue si faible, n'en reviennent pas. **LE VIN DES CARMES** n'a pas encore eu de meilleur annonce que celle-là.

J. PEPIN, épicier,

132. rue Massue, Québec.

POUR RIRE

Mme de Rasta. — Ce chapeau vous rend la figure plus courte qu'elle ne l'est réellement.

Mme de Bellorgane. — Curieux ! celle de mon mari s'est allongée dès qu'il me l'a vu porter !

Les enfants terribles.

— Dis donc, maman, si je te donnais un soufflet, est-ce que tu me dirais rien ?

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Parce que ma bonne en a donné un ce matin à papa et il n'a rien dit ; il est pourtant très fort, papa.

Un cultivateur contemplant une pluie bienfaisante qui met fin à une période de sécheresse ne manque jamais de s'écrier :

— Ça c'est des pièces de cent sous qui qui tombent.

C'est bien ce qui prouve que le temps c'est de l'argent.

Les exaltations de l'amour.

— Je t'adore !

— Ah ! Bah !

— Sérieusement.

— Oh !

— Un mot de toi, et tu seras ma femme.

— Sans blague !

— Dans quinze jours, je te conduis à l'autel.

— Meublé !

Mlle Lili vient d'avoir une grave discussion avec son petit frère.

— Attends, attends, s'écrie-t-elle... Quand je serai grande, je me ferai belle-mère pour embêter les garçons !

— Les discours de distributions de prix nous rappellent une bien jolie co-

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai décidé de rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

quille, dont fut victime Saint-Marc Girardin.

Il présidait une distribution de prix et sa harangue débutait par :

— Je retrouve ici votre ancien proviseur jeunes élèves. Quelle joie !

On imprima :

— Je retrouve ici votre ancien proviseur, jeunes élèves. Quelle joie !

Une lettre était tombée et la vraie joie fut celle des élèves ?

Pas de cachette.

Lui. — Julietta, ma chérie, m'aimez-vous, — moi ou mon argent ?

Elle. — Je vous aime tous les deux, cher Alfred !

Avant la présentation.

— Mais, ma tante, de quoi parlerai-je à cette dame à laquelle tu vas me présenter ?

— De sa beauté.

— Et si je ne lui en trouve pas ?

— Alors, mon cher neveu, parle-lui de la laideur des autres.

Mlle JOSEPHINE DESROCHERS

Guérie de douleurs continuelles causées par l'irrégularité de ses périodes. — Revenue à la santé, elle recommande aux jeunes filles et aux femmes souffrant de troubles périodiques de prendre les **PILULES ROUGES**

Il y a des jeunes filles et des jeunes femmes qui ne peuvent voir venir leurs périodes sans frémir.

C'est toujours la même histoire, elles endurent des douleurs atroces, sont obligées de laisser leur ouvrage, souvent prennent le lit.

Elles sont ainsi malades pendant une dizaine de jours, ce qui leur donne à peine d'un mois à l'autre, le temps de regagner les forces suffisantes, afin de pouvoir supporter les douleurs qui se présenteront la prochaine fois.

Ces femmes sont faibles, débiles, pâles, moroses ; elles ont peu d'appétit, digèrent mal, souffrent de points de côté, dorment mal la nuit, et sont nerveuses.

Ces troubles ne se guérissent pas seuls, et si ces femmes veulent revenir à la santé, il faut nécessairement qu'elles se donnent les soins nécessaires.

Il n'y a pas de personnes au monde qui puissent faire mieux pour elles que les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Il n'y a pas de remède au monde qui puisse leur faire autant de bien que les Pilules Rouges.

Lisez les témoignages qui suivent et vous verrez, dans les expressions de gratitude qu'ils contiennent, ce que pensent les femmes qui ont fait usage des Pilules Rouges et qui se sont mises sous les soins des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

J'ai vingt-et-un ans, et depuis l'âge de quatorze ans j'ai souffert périodiquement de douleurs qui me tenaient au lit pendant cinq ou six jours ; ces douleurs étaient surtout dans le bas du ventre et dans le côté droit. J'ai souffert aussi de gros maux de tête, de battements de cœur et de douleurs dans le dos ; cette maladie m'était venue par suite d'avoir levé trop pesant et de m'être mouillé les pieds. Un médecin me traita pendant longtemps, ne me faisant aucun bien, je me décidai de le laisser de côté et de prendre les Pilules Rouges qui me soulagèrent immédiatement.

Depuis longtemps déjà je n'ai plus de douleurs et je suis forte. Les Pilules Rouges m'ont guérie des maux dont je souffrais, m'ont remise régulière. Je mange avec plus d'appétit, j'engraisse tous les jours et je suis robuste comme jamais.

Mlle JOSEPHINE DESROCHERS
No 8, rue E'm, St-Johnsbury, Vt.

Je suis parfaitement rétablie grâce à l'efficacité des Pilules Rouges ; elles m'ont guérie comme par enchantement. Je souffrais de gros maux de tête, de douleurs dans les côtés ; ma respiration devenait haletante au moindre effort ; j'avais les mains et les pieds froids, des palpitations de cœur et surtout j'étais irrégulière et j'avais beaucoup de souffrances ; en un mot, tout mon organisme était en désordre. J'ai pris les Pilules pendant sept mois et elles m'ont guérie complètement. Je veux aussi remercier les Médecins Spécialistes des bons conseils qu'ils m'ont donnés dans les lettres que j'ai reçues d'eux.

Mme JOSEPH BEAUDET
Buckland, Qué.,
Comté de Bellechasse.

Manière d'obtenir les vraies **PILULES ROUGES** de la Compagnie Chimique Franco-Américaine

Les vraies Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, et méfiez-vous des colporteurs qui vous offrent ainsi des Pilules ; elles ne sont pas les véritables et sont des imitations. Toutes les Pilules Rouges sans exception, vendues par des colporteurs sont fausses.

Méfiez-vous aussi des marchands et des pharmaciens qui veulent vous vendre des Pilules Rouges au 100 ou à 25c la boîte. Les vraies Pilules ne peuvent pas se vendre aussi bon marché, et elles sont toujours en boîte de cinquante (50) Pilules, reconverte d'une étiquette rouge sur laquelle vous verrez le nom de la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**.

Si vous doutez de la véracité des Pilules Rouges que vous achetez, envoyez-nous l'étiquette rouge qui recouvre ces Pilules, et nous vous dirons si ce sont les véritables Pilules Rouges qu'on vous a vendues.

Nous vous expédierons les Pilules Reuges si vous désirez les avoir de nous, soit au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix : 50c la boîte, ou six boîtes pour \$2.50

Nous vous conseillons lorsque vous nous enverrez de l'argent, de faire enregistrer vos lettres que vous adresserez toujours comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Mme Jeanne Bourgouin

Epuisée par l'ex-cès du travail, revient à la santé grâce au Régulateur de la Santé de la Femme du Dr J. Larivière.



Dans ce siècle où tout pousse la femme à travailler pour augmenter le confort et le bonheur de sa famille.

La mère d'une famille nombreuse est astreinte à un travail souvent au-dessus de ses forces et qui ne tarde pas à l'épuiser. Les maladies font alors leur apparition et ont bientôt entièrement ruiné l'organisme si on ne leur oppose un remède énergique qui les empêche d'étendre leurs ravages. Chaque jour est témoin des misères de la pauvre mère de famille usant ses forces pour faire le bonheur de ses enfants. Il lui faut donc un tonique qui rende à son sang affaibli sa vigueur normale et mette son organisme à l'abri de la maladie. Ce remède, ce tonique est trouvé ; il a fait ses preuves : c'est le Régulateur de la Santé de la Femme du Dr J. Larivière, aidé par les Female Plasters du même docteur.

Ecoutez ce que dit Mme Jeanne Bourgouin :

— Mère de dix enfants, et obligée de travailler péniblement pour les nourrir, je tombai malade d'épuisement, il y a quelques mois. J'eus recours à plusieurs médecins qui me prescrivirent l'emploi de médicaments recommandés en pareil cas ; mais aucun de ces remèdes ne me fit de bien ; au contraire. Un jour, mon mari m'engagea à faire l'essai de vos remèdes. Je suivis son conseil et, après avoir pris douze bouteilles de votre Régulateur et employé une dizaine de vos Female Plasters, je fus entièrement guérie et pus reprendre mon travail. Depuis lors, je travaille sans fatigue, et vous remercie pour ce que vos remèdes ont fait pour moi.

Ces remèdes sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies ; ou écrire au Dr J. Larivière, Manville, R.I., pour avoir sa liste de questions secrètes.

38 ANNEES D'EXPERIENCE

Voilà les garanties que je puis offrir au public comme fabricant et importateur de fourrures et de chapellerie. A l'occasion de l'ouverture de la saison d'automne je suis en état d'offrir en vente ce qu'il y a de plus nouveau en fait de marchandises françaises, anglaises et américaines, à des prix défiant la concurrence. Les personnes ayant des fourrures à faire réparer feraient bien d'empres- ser de nous les apporter avant les froids, afin d'être certaines de les avoir en temps et lieu. Toutes commandes seront exécutées avec soin et promptitude.

ARMAND DOIN,
1584, rue Notre-Dame.
(En face du Palais de Justice)

—Le fameux pont Frith et Forth, mesure 2,765 verges de long, il est à 150 pieds au-dessus de l'eau, et il a coûté \$12,000,000. Il a été ouvert au public en 1890.

ABATTEMENT

L'abattement chez les personnes de tout âge, après un léger exercice, annonce la faiblesse du sang qu'il faut combattre avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*:

—Guillaume le Conquérant, fondateur de l'indépendance des Hollandais, a été assassiné en 1584, dans une caserne, qui est aujourd'hui l'hôtel-de-ville.

IL EST SOUVERAIN

Le *Baume Rhumal* est le remède souverain contre les affections de la gorge et des poumons.

—Les 141 touristes qui ont fait, l'année dernière, l'ascension du mont Blanc se décomposent ainsi : 39 Suisses, 38 Français, 17 Anglais, 15 Allemands, 13 Américains, 4 Canadiens, 1 Egyptien, 1 Néo-Zélandais.

SUITE D'EXCES DE FATIGUES

A ceux qui sont épuisés par un excès de fatigues, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* rendent la force, la santé, la vigueur.

—Le Canada possède la plus grande forêt de l'univers. Elle est située dans la région du Labrador et de la baie d'Hudson. Elle comprend 1700 milles de long et 1,000 milles de large.

REMEDE NATUREL

La bronchite, la grippe, la consommation, trouvent leur remède naturel dans le *Baume Rhumal*.

—La nouvelle Zélande est, par rapport à sa population, le pays le mieux fourni en bibliothèques publiques ; elle en a 298.

FAIBLESSE CHEZ LA FEMME

La faiblesse chez la femme disparaît rapidement si elle suit un bon régime avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—De 1818 à 1837, la Baie d'Hudson était bloquée par les glaces pendant une moyenne de 184 jours chaque année ; cette moyenne est tombée maintenant à 179 jours.

EFFETS PRECIEUX

Le *Baume Rhumal* délivre les enfants de la coqueluche.

—Le malais est parlé par plus de 40,000,000 de personnes.

LE TOUR DU MONDE Très jolie illustration de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs sources de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnement pour l'étranger un an 28 francs ; six mois 15 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

L'ANEMIE

C'est le mal profond, qui mine, ravage et anéantit tout le système. L'anémie creuse les joues, émacie le corps et la figure, et donne au teint une couleur cadavérique affreuse et repoussante.

C'est l'épuisement de la vie et la mort lente, affreuse, agonisante et pleine de souffrances.

Pour vaincre ce mal, il faut un puissant tonique, éprouvé, connu de tous, recommandé par les médecins.

Le seul efficace et possédant toutes les propriétés voulues sont les

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Nous ne voulons chercher d'autre preuve de la merveilleuse efficacité de notre remède que dans le témoignage qu'en donne Madame Caster, 1724, rue Ontario, guérie après avoir essayé sans succès une foule d'autres préparations. Ce que dit Madame Caster est corroboré par une foule de personnes qui ont pris les *Pilules de Longue Vie*.

Voici ce qu'écrit Madame Caster :



MESSIEURS,

J'ai souffert pendant plusieurs années de cette terrible maladie qu'on appelle l'anémie.

J'avais le sang tellement pauvre que, dans l'été même, j'avais constamment les extrémités froides ; ainsi, jugez de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais. J'essayais tous les remèdes que l'on me recommandait ; les préparations ferrugineuses de toutes espèces, je les ai épuisées, je crois, complètement ; et toujours sans amélioration et sans résultat. Si bien que j'en vins à essayer les *Pilules de Longue Vie*. Après en avoir pris seulement deux boîtes, j'éprouvais un changement assez notable pour me décider à continuer.

Ce que je fis ; et maintenant, après six mois de ce traitement, je jouis d'une santé solide et les douleurs que je ressentais sont disparues.

Je dois tout cela aux *Pilules de Longue Vie*, que je considère comme incomparables pour renforcer le sang et le système en général.

MADAME L. CASTER.

Nous vous offrons une boîte de *Pilules de Longue Vie* absolument pour rien

Afin de démontrer la conviction profonde que nous avons de pouvoir vous guérir, si vous souffrez d'anémie, d'épuisement général, en un mot, de faiblesse féminine nous sommes prêts à vous fournir, sur réception d'un timbre de 2 cents, une boîte de *Pilules de Longue Vie* (Bonard) gratuitement, et même de vous donner gratuitement des consultations par lettre ou à nos bureaux pour déterminer le meilleur traitement à suivre pour vous faire revenir à la santé. Nos consultations se donnent au n° 202 de la rue Saint-Denis, de 9 a.m. à 6 heures. p.m.

Profitez-en sans retard.

LA COMPAGNIE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Ecrivez pour notre Livre et échantillon gratis.

NO 1

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 5 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1. édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tel. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.**

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de tempérament nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00. GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTKE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr R.-H. KLINE, Ld.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique--ROBUR--ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Un PRÊTRE
de ROMÉ a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MAIGREUR - FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les **PILULES AN-ONIO**
toniques, réparatives, reconstituentes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Fémina, nouveau journal illustré pour la femme, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 15 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents. revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
REPUBLIQUE FRANÇAISE
LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

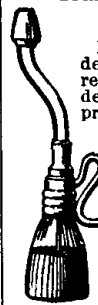
Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six bottes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal

ASTHME

Traitement au liquide sec.



Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,800 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'aprouvent les médecins.

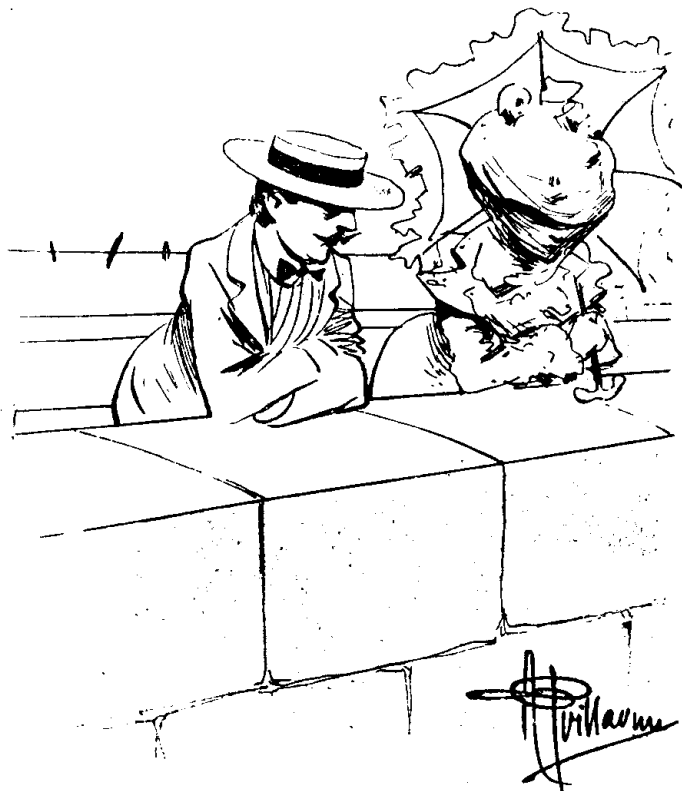
Dr NORMAN H. H. LETT, Ec., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus.

J'ai fait usage de votre traitement conscient en lieu de conseil suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO

22539



FLIRT BALNÉAIRE

--Quand un navire s'en va, je souhaite toujours qu'il m'emporte... vous ?
- Moi aussi... je souhaite qu'il vous emporte...

Pianos Bell.

Il n'y a pas de piano fabriqué qui donne **meilleure satisfaction** : aucuns qui vous donne autant de **valeur réelle** pour votre argent. Parfait dans sa **tonalité** et son **action** le tout accompagné d'une **garantie de dix ans.**

Les résultats sont assurés. Venez les voir.

BELL ART WARE ROOMS :

2261 Rue Ste-Catherine.

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
1222 RUE STE CATHERINE, MONTREAL

RIPANS

Véritable économie domestique

Elle ne consiste pas entièrement dans le montant d'argent qui peut être épargné, chaque semaine, sur le revenu de la famille. La santé de chaque membre de la famille est de plus grande importance, car aucun foyer, en somme, ne peut être heureux à moins que la santé n'y règne en maîtresse. C'est à la mère de voir à cela. Par instinct, elle peut découvrir plus vite que personne autre quand la santé du mari ou des enfants commence à se détériorer. Le seul symptôme de maladie peut être la perte de l'appétit, un mal de tête ou une légère attaque d'indigestion, mais cette situation aboutit souvent aux pires résultats.

Il est donc juste de faire connaître à toutes les mères la valeur des **RIPANS TABLETS**. Elles peuvent guérir toute tuberculose à la mauvaise digestion, à son début, et elles en viennent même à bout, quand elle s'est développée. Les Ripans constituent un bon remède de famille et ne coûtent que cinq centimes, par carton en contenant dix, dans n'importe quelle pharmacie.

ON DEMANDE : Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne font rien de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 centimes, sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix cent-cinquante et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New York.

Flacon : 5 fr. France : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le **LAIT CATHÉLIQUE** ou **LANT PANDÈS**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe taches, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. - A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE, hebdomadaire illustré pour les enfants de 7 à 12 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 12 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Comment est la tête ? reprit-il.
 —Lourde, et douloureuse près des tempes.
 —Cela ne sera rien... Je vous recommande le calme d'esprit et tout ira bien.
 Le docteur s'assit devant une petite table placée près de la fenêtre et se mit à écrire une nouvelle ordonnance.
 M. de Gibray, s'approchant de lui, murmura près de son oreille :
 —Vous semblez inquiet... Avez-vous découvert quelque chose de grave ?...
 —Malheureusement oui... Une maladie de cœur à ses débuts... Je vais la combattre énergiquement.
 —La combattre et la vaincre, n'est-ce pas ?...
 —Cela dépend de votre fils plus que de moi... Je vous l'ai déjà dit, c'est d'une souffrance morale que vient le mal physique... Si cette souffrance persiste, je serai vaincu...
 En ce moment le valet de chambre entra.
 —Qu'y a-t-il ? lui demanda le magistrat ?
 —Une carte pour monsieur... On attend...
 M. de Gibray jeta les yeux sur la carte que lui présenta son domestique et ne put réprimer un mouvement de vive contrariété.
 —C'est bien, dit-il, je vais y aller...
 Albert avait vu la brusque contraction des traits de son père.
 Il lui sembla deviner ce qui se passait.
 —Père, s'écria-t-il d'une voix suppliante, si ce visiteur est, comme je le crois, M. Bressolles, fais-le entrer ici, je t'en prie... que je le voie... que je sache des nouvelles de...
 Il s'arrêta.
 Le no n qu'il allait prononcer expira sur ses lèvres. Son cœur battait à rompre sa poitrine.
 Le docteur se rapprocha vivement de lui, après avoir dit au juge d'instruction d'un ton presque impérieux :
 —Faites entrer la personne qui attend... J'ai besoin d'étudier l'émotion causée à votre fils par la présence de ce visiteur.
 —Mais, je ne puis... commença le juge d'instruction.
 ELLE est là... balbutia-t-il les mains jointes. ELLE est là... j'en suis sûr... Je la devine... Il me semble la voir...
 —Venez, docteur... dit M. de Gibray.
 Et il entraîna le médecin.
 —Qu'y a-t-il donc ? demanda celui-ci quand ils se trouvèrent tous les deux hors de la chambre
 —Albert a deviné juste... Mlle Marie Bressolles est là avec son père...
 —Eh bien ?
 —Il aime cette jeune fille et je ne puis, pour des raisons de famille, approuver cet amour... J'ai d'autres projets...
 —Prenez garde, monsieur... Ces projets ne s'accompliront pas... Vous tuez votre enfant...
 —Est-ce possible ? s'écria le juge d'instruction avec épouvante.
 —C'est plus que possible, c'est certain.
 —Je croyais qu'on ne mourrait d'amour que dans les romans ?...
 —On ne meurt pas d'amour, mais d'un mal dont l'inclination contrariée est la cause déterminante...

Il en est ainsi pour votre fils... Si vous résistez aux vœux de son cœur, son cœur le tuera...
 —Alors, murmura le magistrat terrifié, il faut que je cède sous peine d'être le meurtrier de mon fils ! Il faut, malgré les révoltes de ma conscience, de tout mon être, que j'autorise une odieuse union !...
 —Je ne puis répondre qu'une chose : Vous tenez l'existence de votre enfant dans vos mains...
 —Retournez donc auprès de lui, docteur.
 —Qu'allez-vous faire ?...
 —Obéir à la science qui commande...
 Le médecin rentra dans la chambre du malade.
 M. de Gibray gagna le salon où le domestique avait introduit M. Bressolles et Marie.
 Avant d'en ouvrir la porte il s'arrêta, tremblant, indécis.
 Une lutte suprême se livrait dans son âme entre son amour paternel et sa dignité d'homme.
 Ses mains se crispèrent, des lueurs fauves passaient dans ses prunelles.
 —Ah ! Valentine, misérable femme ! créature maudite ! Après avoir fait le malheur de mon frère, vas-tu faire le mien ? balbutia-t-il sans presque en avoir conscience.
 Puis, brusquement, il prit son parti et il entra.
 A sa vue Ludovic Bressolles et Marie se levèrent.
 L'ex-architecte alla au-devant de M. de Gibray et lui tendit la main.
 Le magistrat la prit et la serra avec une apparence de cordialité, puis il salua Marie qui, pâle et tremblante, n'osait faire un mouvement.
 —Pardonnez-moi, monsieur, si nous avons insisté pour vous voir... dit Ludovic. Marie et moi nous étions inquiets et nous voulions être rassurés... Nous sommes allés hier, rue Vavin chez M. Servet... Nous espérions y rencontrer M. Albert, ou tout au moins avoir de ses nouvelles... M. Servet ne l'avait point vu... n'avait pas entendu parler de lui... Nous avons pris alors le parti de venir, craignant que la blessure de monsieur votre fils fût assez grave pour le contraindre à garder la chambre...
 —Je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous voulez bien porter à Albert... répondit Paul de Gibray. La blessure, qui n'offrait d'ailleurs aucune gravité, est en pleine voie de guérison, et mon fils serait déjà debout s'il n'était survenu une complication inquiétante...
 —Inquiétante... répéta Marie qui chancela et devint livide. M. Albert est donc malade... bien malade ?... Cette chute dans l'eau glacée... cette chute à laquelle, moi, je dois la vie, l'a mis peut-être en danger de mort ?... Oh ! parlez, monsieur... je vous en prie, je vous en supplie... parlez vite...
 Ludovic Bressolles regarda sa fille avec stupeur.
 Ce trouble, cette émotion violente, lui causaient un étonnement d'autant plus profond qu'il connaissait mieux la nature timide et réservée de Marie.
 —Mon fils est en effet malade, mademoiselle, répondit le magistrat, et très sérieusement malade...
 —Oh ! mon Dieu... mon Dieu... murmura la jeune fille.
 Et un sanglot, qu'elle ne put maîtriser, s'échappa de ses lèvres.
 —Marie, mon enfant, calme-toi !... dit vivement l'ex-architecte. Tu es la cause de l'accident arrivé à

M. de Gibray, je le sais bien, mais la cause involontaire, et tu n'as rien à te reprocher...

Puis, s'adressant au magistrat, il ajouta :

—Nous pourrions voir un instant M. Albert, n'est-ce pas ?

Paul de Gibray hésita avant de répondre et fut au moment de formuler une réponse négative, mais il jeta un regard sur Marie dont la physionomie touchante exprimait une immense douleur.

Il pensa à la douleur qu'éprouvait Albert.

Il se souvint aussi des dernières paroles du médecin et il dit :

—Je crois que mon fils sera heureux de vous voir...

Cette phrase fut prononcée d'un ton qui n'était ni franc, ni cordial ; mais qu'importait l'accent à Marie pourvu que le sens fut affirmatif ?

M. de Gibray consentait, elle ne demandait pas autre chose.

Le magistrat continua :

—Je vais vous conduire à la chambre d'Albert. Nous trouverons le docteur auprès de lui... Venez... Et il montra le chemin aux visiteurs.

XLV

Nous avons vu le médecin retourner dans la chambre de son malade mais, ne sachant pas quelle décision allait prendre M. de Gibray, il avait résolu de ne rien répondre aux questions que le jeune homme ne manquerait pas de lui adresser.

En le voyant approcher seul, l'inquiétude d'Albert redoubla.

—C'est bien M. Bressolles qui est là avec sa fille n'est-ce pas, docteur, demanda-t-il.

—Je ne puis vous le dire... je n'ai pas vu les personnes qui attendaient... répliqua le médecin.

—De quoi a-t-il été question entre mon père et vous ?

—Est-il nécessaire de vous l'apprendre ? Nous avons parlé de votre maladie...

—Ma maladie... fit Albert avec amertume... Je n'en ai point d'autre que la souffrance de mon cœur brisé...

—Vous êtes jeune mon enfant... répondit le médecin. La blessure de votre cœur peut être profonde et douloureuse... Cela ne l'empêchera pas de guérir.

—Si le coup porté n'est pas mortel.

—Il ne l'est point... Croyez-en mon expérience.

—Il le sera si mon père est inflexible...

En ce moment Albert crut percevoir un léger bruit dans la pièce voisine.

Il prêta l'oreille.

Les pas de plusieurs personnes se faisaient entendre.

Ses yeux se fixèrent sur la porte par laquelle, un instant auparavant, était sorti son père.

Debout au chevet du lit, le médecin avait posé la main sans affectation sur le cœur de son malade.

Il sentait ce cœur sauter dans la poitrine comme un oiseau captif qui veut briser les barreaux de sa cage.

En même temps le jeune homme devenait d'une pâleur effrayante.

On eût dit que la respiration allait lui manquer.

—Du calme au nom du ciel ! ! commanda le docteur. Du calme ! !

—C'est Marie... balbutia Albert d'une voix à peine distincte. C'est Marie... Elle vient... Elle approche...

La porte s'ouvrit.

M. de Gibray parut, accompagnant Ludovic Bressolles et sa fille.

Aussitôt après avoir franchi le seuil, Marie s'élança vers le malade, mais un sentiment de pudeur virginale, plus puissant même que son amour, l'arrêta dans sa course.

Elle vit Albert pâle, les traits tirés, lui tendant les bras.

Son cœur se gonfla ; ses larmes jaillirent.

Les larmes d'Albert coulaient aussi.

Il prit les mains de M. de Gibray qui s'était approché, et lui dit d'une voix tremblante :

—Oh ! merci, père... merci... tu es bon... je suis bien heureux...

En même temps le docteur glissait ces mots dans l'oreille du magistrat :

—La guérison est là... Ce que la science ne pourrait faire, cette jeune fille le fera...

L'émotion des deux jeunes gens était si touchante, si communicative, que le médecin ne put s'empêcher de la patager.

Il alla prendre Marie Bressolles par la main, l'amena près d'Albert et la fit asseoir au chevet du lit

Les deux pères regardèrent ces beaux enfants, si dignes l'un de l'autre et qui ne vivaient que l'un pour l'autre, et ils échangèrent sans le vouloir un rapide coup d'œil.

Que pensait M. de Gibray ?...

Il nous serait difficile de l'expliquer, car lui-même peut-être ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait dans son âme, mais il est certain qu'une pensée miséricordieuse s'emparait de lui, et que son inflexibilité faiblissait, momentanément du moins.

La visite ne dura que quelques minutes, et cela par la volonté du docteur qui craignait pour son malade ; mais en quittant la chambre, Marie se sentait heureuse, et Albert, ravivé, se promettait de guérir vite.

A peine hors de l'appartement Mlle Bressolles se jeta dans les bras de son père et l'embrassa avec une véritable furie de tendresse.

—Père, balbutia Marie en cachant son visage sur la poitrine de l'ex-architecte, n'as-tu donc pas compris ? Je l'aime !...

XLVI

Maurice était le visiteur assidu de l'hôtel Bressolles.

Il avait gagné dans l'estime du père, et presque conquis l'affection de la fille en paraissant porter le plus vif intérêt à la situation d'Albert de Gibray qu'il savait aimé de Marie.

Une soirée devait avoir lieu le samedi suivant.

Le fils d'Aimée Joubert avait donné le conseil à Mme Bressolles de métamorphoser les appartements de réception en véritables jardins d'hiver.

Il suffisait pour cela de les garnir de plantes rares, et de disposer devant les tentures la puissante végétation des tropiques.

Ce devait être d'un grand effet.

Valentine adopta cette idée avec empressement.

Ludovic Bressolles se soumit, quoique le chiffre de la dépense soit absurde.

Marie, elle, voyait sans le moindre plaisir les apprêts de cette fête, sachant bien qu'Albert, quoiqu'il allât infiniment mieux, n'y pourrait assister.

Elle aurait voulu pouvoir en reculer la date ; elle hasarda même quelques mots à ce sujet, mais Mme Bressolles n'admettait aucun retard.

Il nous paraît presque superflu d'affirmer à nos lecteurs que Valentine ne savait rien de la visite du père et de la fille chez Paul de Gibray.

On s'était bien gardé de la prendre pour confidente.

Avec l'habitude légère de son caractère et son insouciance au sujet des choses les plus graves, la femme de l'ex-architecte ne songeait presque plus aux menaces du magistrat, et ne s'en inquiétait pas le moins du monde.

Après avoir conseillé des merveilles, Maurice, ayant reçu carte blanche de la maîtresse du logis, les faisait exécuter sous sa surveillance assidue.

On arrivait à l'avant-veille de la fête projetée qui promettaient d'être très brillante et les salons se trouvaient transformés en une vaste serre qu'embaumaient les parfums capiteux de la flore indienne.

Maurice se rendit au petit hôtel de la rue de Suresnes.

Il y trouva Verdier en conférence avec Pierre Lartigues.

Le pseudo-capitaine Van Broecke et le faux abbé Méryss passaient ensemble la plus grande partie du temps qu'ils n'employaient pas à chercher, sans résultat, la piste de Simone.

—Eh bien ! demanda Verdier au jeune homme, quoi de nouveau ?

—Rien.

—C'est toujours pour après-demain ?

—Oui. Avez-vous réfléchi au projet que j'ai conçu et dont je vous ai dit hier ?...

—Nous y avons réfléchi beaucoup...

—Le trouvez-vous réalisable ?

—Sans doute, mais il nous paraît difficile de se procurer le principale acteur de ce petit drame intime...

—Rien, au contraire, de plus aisé... Je l'aurai quand je voudrai...

—Où diable vous le procurerez-vous ?

—A Fontainebleau.

—Prenez garde au danger...

—Je serai prudent... et d'ailleurs qui ne risque rien n'a rien...

—Allez donc, mon cher, et tâchez de mieux réussir rue de Verneuil qu'au bois de Vincennes...

—Je réussirai... Albert de Gibray, toujours malade, ne viendra pas cette fois se jeter à la traverse de mes plans les mieux édifés...

—Est-ce aujourd'hui ou demain que vous irez à Fontainebleau ? demanda Lartigues.

—Demain...

—Vous verra-t-on à votre retour.

—J'en doute... Le temps me manquera... à moins que je n'aie besoin de vous... Mais aussitôt après la fête, je viendrai vous rendre compte de ce qui se sera passé... Donc a bientôt...

—A bientôt et, encore une fois, bonne chance ! Songez au but ! ! Songez aux millions qu'il me semble voir flamboyer dans une lueur d'apothéose !...

Maurice serra les mains de ses associés et les quitta.

Il se mit au lit, dormit jusqu'à huit heures, fit une toilette très simple, complétée par un chapeau rond de voyage en feutre marron, prit sur une étagère, au milieu d'autres bibelots, un petit coffret de fer du seizième siècle, percé de quelques trous en forme de trèfles, glissa ce coffret dans un sac à main et descendit.

Un congé de régie passait à vide au moment où il mettait le pied sur le trottoir.

Il le héla et se fit conduire à la gare de Lyon, côté du départ.

Là, il entra au buffet et commanda un déjeuner confortable arrosé d'une bouteille de vin d'Yvorne.

Suffisamment lesté il se rendit dans la salle des passagers et prit à l'un des guichets un ticket de première classe pour Fontainebleau.

Cinq minutes plus tard le train partait.

XLVII

A midi et demi Maurice arrivait à Fontainebleau.

N'y venant pas pour la première fois il ne fut pas embarrassé pour se diriger dans la ville, gagna les abords du château et entra dans un café où il se fit servir un grog.

Le café dont Maurice venait de franchir le seuil était sombre et triste.

Deux vieux bourgeois y faisaient une partie de besigue en prenant leur café.

Tout en dégustant son grog, le fils d'Aimée Joubert sortit de son sac à main le coffret de fer dont nous avons parlé et le glissa dans la poche de son pardessus.

Ce coffret, de très petite dimension et fermé par une microscope serrure à secret, était un véritable objet d'art.

En allant au comptoir payer sa consommation il y déposa son sac à main, en priant la maîtresse de l'établissement de vouloir bien le lui garder pendant une ou deux heures.

Cette requête représentée et accueillie, Maurice sortit, longea les clôtures du parc et gagna la route qui traverse les carrières de grès.

Après avoir marché pendant environ vingt minutes il atteignit une rangée de maisonnettes d'humble apparence, bordant la route et servant de demeures aux maraîchers qui peuplent ce côté de la ville.

En avant et en arrière aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le chemin était désert.

Maurice alla frapper résolument à la porte d'une bicoque située à sa gauche.

Cette porte s'ouvrit, et une vieille paysanne parut. —Vous demandez, monsieur ? fit-elle.

Le jeune homme répondit à cette question par une autre question, celle-ci :

—S'il vous plaît, ma bonne dame, cette maison n'est-elle pas la propriété du père Denis ?...

La paysanne regarda Maurice d'un air étonné.

—Denis !... répéta-t-elle, le père Denis... Qu'est-ce qu'il fait celui-là ?

—Il est chasseur de vipères.

La vieille femme secoua la tête.

—Personne du nom de Denis ne reste à Fontainebleau... dit-elle.

—Vous en êtes sûre ?

—Pardina ! Je connais tout le monde ici, puisque je suis du pays et que je ne l'ai jamais quitté. Il y a bien des ramasseurs de vipères, mais ils ne s'appellent pas Denis.

—Comment les nommez-vous ?

—Bertin, qui demeure en ville... Huchet, qui loge rue de Paris... et le père Mathurin Violet dont la mesure est à l'entrée du bois, au bout de cette route, en tournant à droite.

—On se sera sans doute trompé de nom en me renseignant. L'homme à qui j'ai affaire est celui qui habite près de l'entrée du bois...

—Eh ! bien, monsieur, c'est le père Mathurin Violet, un chasseur endiablé, et très malin... Personne ne peut pincer avec lui pour cueillir les vipères dans les rochers... Il les expédie à Paris et de tous les côtés... il gagne des sous, cet homme... Sa mesure est au bout de la route... Un petit routin qui tourne à droite y conduit...

—Merci, ma chère dame...

—Il n'y a pas de quoi, monsieur...

La paysanne referma sa porte et Maurice suivit le chemin qu'elle venait de lui indiquer.

On a deviné déjà que l'unique but de ses questions était d'arriver à connaître une adresse.

Nos lecteurs savent sans doute que la chasse aux vipères est une industrie assez lucrative.

Si les périls sont grands les bénéfices sont réels, les chasseurs étant rares et les débouchés nombreux, la vipère étant indispensable aux pharmaciens pour préparer certains remèdes.

En affirmant que les périls sont sérieux nous n'exagérons pas.

Quoique la chasse ait lieu principalement en hiver au moment où les dangereux reptiles sont engourdis par le froid dans les creux des rochers, les accidents sont fréquents.

Beaucoup de chasseurs ont payé de leur vie un manque de précaution, une imprudence.

Les vipères se trouvent en plus grand nombre dans la forêt de Fontainebleau que partout ailleurs.

Elles fourmillent parmi les broussailles, au milieu des grès, aussi les chasseurs déplacent souvent des quartiers de roc et font des trous profonds pour aller chercher les reptiles jusqu'à l'endroit où, pelotonnés, ils attendent les premiers rayons de soleil printanier qui, réchauffant la terre, les tirera de leur engourdissement léthargique.

Maurice atteignit bientôt le sentier qu'il devait suivre pour arriver à la cabane de Mathurin Violet.

Il aperçut en effet à peu de distance de la route ce que la vieille paysanne appelait la mesure.

C'était une maisonnette propre et d'un aspect presque coquet, ayant un étage sur rez-de-chaussée, et bâtie au milieu d'un petit jardin touchant la lisière de la forêt.

Le jardin était enclos d'une haie du côté de la route... Au milieu de la haie se trouvait une porte faite de treillages, tournant sur des gonds et fermant seulement par un loquet.

Le fils d'Aimée Joubert souleva le loquet, traversa le jardin et vint heurter à la porte de la maison.

—Entrez ! cria une voix.

Maurice ouvrit et entra.

L'intérieur était spacieux et bien tenu.

Un feu de branches mortes pétillait dans une large et haute cheminée.

Devant ce feu une table.

Un
l'un d
A l
—C
chasse
—C
—A
—V
—F
—E
—T
—V
de dir
—P
Mat
—D
replit
Mau
Le
—S
fait ?
—D
me sur
—C
sculpt
—O
—J
monie
mâle ?
—Je
et la fe
—N
plus m
dois vo
reux...
—P
—A
solide p
—Ou
Mau
père M
—Je
—O
de rept
laisera
d'y plac
fermée,
boîte de
—Po
—Pa
léthargi
vous, ju
bête por
peu cha
—Y a
—Da
père so
enfermé
vercle e
Or, vou
—A
rouge.
—Ou
ment la
il faut p
mun...
a sucé la

Un homme et une femme, assis à cette table en face l'un de l'autre, prenaient leur repas.

A la vue d'un étranger, l'homme se leva et salua.

—C'est bien vous qui êtes M. Mathurin Violet, le chasseur de vipères ? demanda Maurice.

—Oui, monsieur, c'est bien moi...

—Alors, c'est à vous que j'ai affaire...

—Vous venez peut-être pour un achat ?

—Précisément.

—Et vous êtes très pressé ?...

—Très pressé...

—Voulez-vous m'accorder cinq minutes pour finir de dîner ?...

—Parsaitement !...

Mathurin Violet avança une chaise...

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur...

reprit-il. Je vais mettre les morceaux doubles...

Maurice s'assit.

Le chasseur reprit, tout en mangeant :

—Sont-ce des couleuvres ou des vipères qu'il vous faut ?...

—Des vipères... ou plutôt une vipère, car une seule me suffira...

—C'est sans doute afin d'en faire un moulage pour la sculpture ?...

—Oui, c'est pour un moulage...

—J'étais sûr de deviner juste... On voit bien que monsieur est artiste... Voulez-vous une femelle ou un mâle ?

—Je ne puis répondre à cette question... Le mâle et la femelle ne sont ils pas semblables ?

—Non, monsieur... Chez le mâle les anneaux sont plus marqués et ressortent mieux au moulage... Je dois vous prévenir que le mâle est aussi plus dangereux... Il s'irrite facilement.

—Peu m'importe... Je prendrai mes précautions.

—Avez-vous eu soin de vous munir d'une boîte solide pour le transporter ?

—Oui...

Maurice tira le coffret de sa poche, le présenta au père Mathurin Violet et ajouta :

—Je suppose que c'est bien ce qu'il faut ?...

—Oui, c'est bien ce qu'il faut... répondit le chasseur de reptiles. Il y aura assez d'air... Le froid du métal laissera continuer l'engourdissement... J'aurai soin d'y placer un peu de mousse... Une fois la bête enfermée, je ne vous conseillerai pas de remettre cette boîte de fer dans votre poche...

—Pourquoi donc ?

—Parce que la chaleur ferait cesser très vite l'état léthargique de la vipère...—Vous aurez soin, chez vous, jusqu'au moment où vous vous servirez de la bête pour le moulage, de tenir la boîte dans un endroit peu chauffé de votre logement...

—Y aurait-il danger à ne point agir ainsi ?...

—Danger de mort, mon cher monsieur... Si la vipère sortait de son sommeil, ça l'agacerait d'être enfermée, et quand elle verrait se soulever le couvercle elle vous sauterait aux mains ou au visage... Or, vous savez que le venin est mortel...

—A moins qu'on ne cautérise la blessure au fer rouge.

—Ou que quelqu'un veuille bien sucer immédiatement la plaie... ajouta le chasseur de vipères... Mais il faut pour cela un dévouement qui n'est pas commun... Un jour je venais d'être mordu... ma femme a sucé la morsure et j'ai été sauvé...

XLVIII

—Vous n'avez même pas souffert ? demanda Maurice.

—Pardonnez-moi, monsieur, répondit le père Violet.

Pendant plus de trois semaines j'ai ressenti un malaise général... Je jaunissais, je n'avais point d'appétit, je dormais à peine... Enfin ça s'est remis petit à petit, et me voilà...

—Selon vous, la cautérisation au fer rouge est-elle un moyen curatif aussi puissant que la succion ?

—Non, monsieur...

—Pourquoi ?

—Parce que la brûlure, forcément superficielle, laisse intacte une partie du virus qui se trouve à une certaine profondeur sous les tissus... La succion est bien préférable...

—Je tâcherai de n'avoir besoin ni de l'une, ni de l'autre... Surtout prolongez par le froid l'engourdissement de la vipère jusqu'au moment où vous voudrez vous en servir... Je me souviendrai toujours de la pauvre Ida Prémy...

—Qu'est-ce que c'était qu'Ida Prémy ?

Une jeune dame artiste, charmante. Elle m'avait acheté, comme vous, une vipère pour la mouler. Malheureusement, et malgré mes recommandations, elle laissa la boîte dans un endroit chaud. Quand elle ouvrit cette boîte, la vipère, réveillée et irritée, la mordit au poignet.

—Et cette jeune femme mourut ?

—Oui, monsieur, dans des souffrances horribles.

—Les vipères que vous possédez sont bien engourdis ?

—Oui, monsieur... Rien à craindre en ce moment, avec de la prudence...

—Mais, au printemps et à l'été...

—C'est autre chose... Aussitôt qu'arrivent les chaleurs je ne chasse que la couleuvre... Je suis à votre disposition, monsieur... Voulez-vous me donner la boîte ?

—La voici...

Maurice tendit le petit coffret au chasseur qui mit une paire de grosses bottes, un vêtement de drap très fort, doublé de cuir, et des gants épais.

—Voyez, dit-il au jeune homme, quoique considérant le danger comme nul, je prends mes précautions. Si, par impossible, une vipère voulait me mordre, ses crocs n'arriveraient pas jusqu'à la chair...

—Mais votre visage reste découvert...

—Rien à craindre pour le visage... Aucun reptile, par ce temps froid, n'aurait la force de se lever pour sauter.

—Où sont vos pensionnaires ?...

—Au jardin, dans une sorte de petit caveau que j'ai creusé et aménagé tout exprès...

—Si elles en sortaient ?

—Impossible... La seule ouverture est fermée par un grillage métallique à mailles étroites qui laisse passer l'air, mais où le bout de mon petit doigt ne passerait pas... Si vous voulez venir avec moi, vous me verrez mettre la vipère tout engourdie dans la boîte.

—Volontiers...

Le père Violet prit une poignée de mousse.

Il s'en servit pour garnir le fond du coffret, puis il gagna le jardin où Maurice le suivit.

Tous deux arrivèrent en quelques pas à un monticule rocheux dans lequel se voyait une ouverture garnie d'un treillage cadencé.

Derrière ce treillage des échelons de fer, disposés comme sur la paroi d'un puits, conduisaient à des profondeurs invisibles.

Mathurin Violet ouvrit le cadenas, se glissa dans l'ouverture, referma le treillage derrière lui, descendit les échelons et disparut.

Maurice était resté dehors, mais nous allons accompagner le chasseur dans son étrange caga à reptiles.

Le caveau pouvait avoir trois mètres de longueur sur trois mètres de largeur.

Il était pavé de grès. Une couche de ciment revêtait les parois.

Dans les angles se trouvaient des morceaux de rochers percés de trous.

Une obscurité presque compacte régnait au fond de cette excavation souterraine, le jour n'y pénétrant que par la percée servant d'escalier.

Mathurin Violet, cependant, n'hésita pas.

Il semblait voir clair dans les ténèbres, car il alla droit à un bloc de rocher et enfonça son bras jusqu'au coude dans un des trous.

—Ah ! dit-il, en voici une...

Sa main gantée sortit du trou, tenant une vipère qui semblait morte.

A peine si elle frissonnait sous ses doigts.

Il monta quelques degrés et, dès que la lumière fut suffisante, il examina sa capture.

—C'est un mâle... cria-t-il à Maurice qui s'était penché sur le grillage et qui regardait. Il est superbe !... Voyez-moi ça !... Le gaillard fait dodo, bien gentiment, mais laissez-le pendant une heure dans une chambre chaude et vous m'en direz de bonnes... ou plutôt de mauvaises nouvelles !... Brrr !...

Le fils d' Aimée Joubert sentit un petit frisson effleurer son épiderme.

Mathurin reprit :

—Allons, mon vieux, en cage !...

Il roula le reptile sur lui-même, l'introduisit dans sa nouvelle prison et ajouta :

—Bon voyage !... porte-toi bien !...

Une fois le coffret refermé, le vieux chasseur souleva le grillage, sortit de son caveau et dit à Maurice en lui remettant le coffret :

—Voilà, monsieur... Et vous pouvez vous vanter d'avoir un beau mâle ! Il n'y a pas mieux au Jardin des Plantes.

Maurice frissonna de nouveau.

—Combien vous dois-je ? demanda-t-il.

—Vingt francs, monsieur... C'est un prix fait comme pour les petits pâtés...

Le jeune homme tira un louis de son porte-monnaie et le donna au père Violet.

—Grand merci, monsieur, reprit ce dernier. Je ne vous propose pas de rentrer à la maison... il y fait trop chaud... Enveloppez votre boîte dans votre mouchoir dont vous nouerez les quatre coins, et portez-la à la main.

Maurice suivit la recommandation du chasseur de reptiles et s'éloigna.

Arrivé au café, il reprit son sac à main, y enferma le coffret et se rendit au chemin de fer.

A cinq heures du soir il était de retour rue de Navarin.

—Vingt francs... murmura-t-il en tirant le coffret de sa valise. Pour supprimer l'héritière de six millions, en vérité, ce n'est pas trop cher !...

Il plaça la boîte de métal sur le rebord extérieur de sa fenêtre dont il ferma les persiennes ; il alla dîner, et après son dîner il se rendit au petit hôtel de la rue de Suresnes.

Il voulait communiquer à Pierre Lartigues et à Verdier les quelques indices relatifs à Simone, recueillis par lui dans sa conversation avec la belle Octavie ; en outre il avait besoin de l'un d'eux.

XLIX

M. Bressolles et Marie étaient retournés plus d'une fois rue de Rennes pour voir Albert.

Le jeune homme n'était plus en danger et sa santé, un instant compromise, se remettait rapidement.

Il ne devait point cependant lui être possible d'assister à la prochaine soirée de la rue de Verneuil, le médecin l'affirmait de la manière la plus positive.

Paul de Gibray éprouvait une souffrance morale indicible.

La tendresse paternelle ne lui permettait pas de manifester sa volonté dont l'expression compromettrait de nouveau la vie de son fils, mais ce qui se passait sous ses yeux lui infligeait une véritable torture.

—Quel sera le dénouement de tout cela ? se disait-il avec épouvante.

Deux jours avant celui de la grande réception, Valentine demanda à son mari devant sa fille :

—Avez-vous des nouvelles de M. Paul de Gibray ? Marie devint pourpre.

Ludovic répondit diplomatiquement :

—J'en ai fait prendre...

—Eh bien !

—Il va beaucoup mieux... Il est en pleine convalescence, mais un peu faible encore... Nous serons donc, après-demain, privés de sa présence et de celle de son père...

Valentine respira.

L'idée de revoir Paul de Gibray chez elle lui causait une véritable épouvante.

Elle supposait bien qu'il n'y reviendrait pas après ce qui s'était passé entre eux, mais la certitude

absolute, ne laissant aucune place à l'inquiétude, la rendait heureuse et lui permettait de respirer librement.

Mme Bressolles ne savait absolument rien des visites de son mari et de sa fille à Albert malade.

L'ex-architecte tenait à garder secret jusqu'à nouvel ordre l'amour des deux jeunes gens, et Marie n'était en aucune façon disposée à prendre sa mère pour confidente.

Valentine reprit :

—Aurons-nous du moins votre artiste, Gabriel Servet ?

—Il m'a promis de venir... répliqua Ludovic.

—A merveille... Les gens connus, les gens dont on parle, donnent du relief à ma maison, et nous manquons un peu de célébrités. Je prierai M. Servet d'amener quelques-uns de ces amis... les plus lancés... ceux dont les journaux s'occupent... Du reste, notre prochaine soirée promet d'être brillante... J'ai fait des invitations nouvelles... Nous aurons des jeunes gens très élégants et d'un chic absolu... La fleur de la gomme... Je pense que Marie sera contente...

L

—Ah ! s'écria Marie d'un ton dont on ne pouvait suspecter la franchise, je ne me soucie guère des gommeux, et je crois qu'à votre prochaine soirée je danserai beaucoup moins qu'à la précédente...

—Pourquoi donc ? demanda Valentine d'un air surpris.

—Je n'ai pas le cœur à la danse... Je trouve ces jolis messieurs prodigieusement insignifiants, quand ils ne sont pas sots...

—Tu exagères !...

—Maman, je vous assure que non.

—Tous tes danseurs ne se ressemblent pas, et tu as dû en remarquer au moins un ou deux qui te déplaisent moins que les autres...

En entendant cette question Ludovic Bressolles, qui lisait son journal, leva la tête et regarda Marie.

La jeune fille avait les yeux fixés sur lui et rougissait un peu.

Il cligna les paupières d'une façon presque imperceptible pour lui recommander d'être discrète.

Valentine reprit au bout d'une seconde :

—Eh bien ! tu ne réponds rien ?...

Marie resta muette.

—Ton silence me prouve que je ne me suis pas trompée... poursuivit Mme Bressolles. Je suis convaincue que tu as déjà fait ton choix...

La femme de Ludovic savait fort bien, par M. de Gibray lui-même, qu'Albert aimait Marie.

Elle avait vu Marie sourire à Albert de la façon la plus expressive, et elle ne doutait point que la tendresse du jeune homme ne fut payée de retour, mais elle voulait avoir à cet égard une certitude absolue.

Cet amour ne pouvait avoir pour elle que des conséquences funestes, le juge d'instruction ne devant reculer devant rien pour empêcher un mariage entre son fils et la fille de sa belle-sœur.

Donc il importait de l'étouffer avant qu'il eût grandi.

Valentine avait conçu d'ailleurs un projet bien digne d'elle, par conséquent odieux, qui devait, d'après ses calculs, assurer son repos.

Marie s'était remise bien vite du premier trouble causé par les interrogations de sa mère.

Elle répondit :

—Je vous assure, maman, que vous vous trompez... Certes, parmi ces jeunes gens, il y en a de fort aimables, mais je les ai si peu remarqués que ni un nom, ni un visage, ne sont restés gravés dans ma mémoire.

—Tu exagères... à moins que tu ne sois vraiment trop difficile... Le vicomte d'Arfeuilles est charmant.

Marie, tout à fait sur ses gardes, devinait où sa mère voulait en venir.

Elle répliqua :

—Sans doute, mais il paraît trop content de lui-même...

—Le petit baron de Landilly...

—Ce n'est pas une femme qui lui faudrait, c'est une garde-malade, quoiqu'il parle sans cesse de sa riche santé...

—M. Albert de Gibray...

En prononçant ce nom, Valentine rivait ses yeux sur les yeux de Marie.

La jeune fille ne broncha pas.

—Il est fort bien, dit-elle, mais...

—Mais, quoi ?

—Je le crois d'une nature un peu sérieuse...

—Pour un mari ce n'est point un défaut... D'ailleurs il ne saurait être autrement, étant fils de magistrat et devant être magistrat lui-même...

—Vous avez raison, j'en suis convaincue, seulement je ne pense pas au mariage...

M. Bressolles s'était remis à lire son journal, ou du moins à faire semblant de le lire, et riait sous cape en entendant Marie répondre avec adresse et ne point trahir son secret.

Valentine reprit, en démasquant tout à coup ses batteries.

—Tu ne penses point au mariage ! C'est un grand tort... A ton âge, il faut y penser... Que dirais-tu si j'avais fait pour toi ce choix que tu ne sais pas faire ?

—Vous, maman ! s'écria Marie avec autant de surprise que d'effroi.

—Oui, moi...

M. de Bressolles releva vivement la tête.

—De qui voulez-vous donc parler ? demanda la jeune fille.

—Tu devrais le deviner, ce me semble... Je veux parler d'un garçon charmant, distingué, plein d'esprit, qui se fera certainement une belle position dans les lettres, qui nous témoigne les plus grands égards et se trouve heureux auprès de nous, puisqu'il vient nous voir presque chaque jour...

—Mais c'est M. Maurice Vasseur !—s'écria Marie.

—Sans doute... Que penses-tu de lui ?

—Je l'écoute causer avec grand plaisir... Il m'amuse...

—C'est-à-dire qu'il te plaît...

—Il ne me déplaît pas...

—Donc tu deviendrais volontiers sa femme ?

Marie allait répondre par une violente dénégation. Ludovic Bressolles ne lui en laissa pas le temps.

—M. Maurice Vasseur s'est-il ouvert à vous ? demanda-t-il à Valentine en fronçant le sourcil. Vous a-t-il demandé la main de ma fille, ou venez-vous de dire des paroles en l'air ?

—M. Vasseur ne m'a fait aucune demande officielle. C'est à vous qu'il se serait adressé d'abord. Mais je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que j'ai lu dans son cœur et que, s'il vient souvent ici, c'est surtout pour Marie.

La pauvre enfant frissonna de la tête aux pieds.

Son père s'empressa de la rassurer.

—Fort bien... dit-il. Laissons à Maurice le soin de s'expliquer lui-même, s'il juge à propos de le faire, et surtout laissons Marie maîtresse absolue de son cœur... Quand l'heure sera venue de choisir, je veux qu'elle choisisse en toute liberté...

—Je le veux aussi, appuya Valentine, qui ne pouvait sans une insigne maladresse contredire son mari, mais enfin on peut tout prévoir... M. Maurice vous serait-il agréable comme gendre ?

—Je n'en sais absolument rien... Pour pouvoir vous répondre il faudrait mieux connaître le jeune homme en question... Il faudrait l'étudier...

—Allons, pensa Valentine, il ne se révolte pas... Maurice aurait des chances... C'est une idée à approfondir...

Le temps avait passé.

Il était dix heures du soir.

Nos trois personnages regagnèrent leurs chambres respectives.

Valentine, convaincue qu'elle venait de poser un solide jalon, était radieuse.

Marie, certaine d'être soutenue par son père, ne s'inquiétait pas, outre mesure, des projets de sa mère.

L'ex-architecte pensait :

—Est-il possible que Mme Bressolles songe sérieu-

sement à me donner pour gendre ce Maurice Vasseur ? Il m'a déplu dès le premier moment, ce prétendu journaliste qui vient je ne sais d'où et qui ne tient à rien ni à personne. A quels étranges motifs obéit Valentine ? Je le saurai...

Le lendemain était le jour de la fête.

Dès le matin, les tapissiers arrivèrent pour mettre la dernière main aux tentures ; les jardiniers pour placer les arbustes et les plantes de serre.

Maurice vint de très bonne heure afin de surveiller, en compagnie de l'ex-architecte, les divers arrangements conseillés par lui.

M. Bressolles, tout en n'éprouvant aucune sympathie pour le jeune homme, rendait pleine justice à son bon goût.

Le fils d'Aimée Joubert n'avait négligé aucune partie de l'hôtel.

Le salon de verdure, semblait avoir été pour lui l'objet d'une étude particulière, ainsi que la petite serre métamorphosée en cabinet de toilette la nuit de la réception, et à laquelle on pouvait arriver depuis la cour par un escalier dérobé et par un couloir sans traverser les appartements.

Il avait fait placer dans ces deux pièces des caisses de fleurs dont une mousse épaisse cachait le terrain.

M. Bressolles suivait Maurice avec complaisance et, enchanté de son entrain, de son esprit joyeux, arrivait peu à peu à le trouver charmant.

—Avec ce garçon, se disait-il, impossible de s'en nuier.

Il fut au moment de le questionner à propos des paroles prononcées la veille à son sujet par Mme Bressolles, mais la réflexion l'arrêta, heureusement pour Maurice qui, n'étant point au fait, aurait été fort embarrassé et n'aurait su littéralement que répondre.

L'ex-architecte voulut par politesse, retenir le jeune homme à déjeuner.

Maurice prétextait des travaux pressés et quitta la rue de Verneuil sans avoir vu Valentine et Marie.

A neuf heures du soir on alluma les bougies des lustres, des appliques, des candélabres, et bientôt les premiers invités firent leur entrée dans les salons étincelants transformés en une suite de jardins d'hiver.

Mme Bressolles resplendissait de beauté dans une toilette savante.

Marie, très élégamment mais très simplement vêtue, était triste et rêveuse.

L'idée qu'au milieu de tout ce monde elle ne verrait pas Paul de Gibray mettait des larmes dans ses yeux.

La mère l'éclipasait d'une façon complète.

Elle ne l'ignorait point et ne s'en plaignait pas.

LI

A mesure que les salons se remplissaient, on entendait un murmure louangeur coupé par des exclamations élogieuses.

On admirait la grâce de la maîtresse de la maison et le goût exquis d'une décoration neuve et originale.

Ludovic Bressolles ne se l'avouait pas à lui-même, mais au fond il était flatté, sinon du triomphe de sa femme au moins du succès de ses salons, et il avait gré à Maurice d'avoir contribué pour une grande part à ce succès.

Tout à tour arrivaient des invités connus de nos lecteurs, Guy d'Arfeuilles, Pascal de Landilly, puis Gabriel Servet.

Ce dernier, après avoir salué l'ex-architecte et sa femme, cherchait des yeux Marie qui, au centre d'un groupe de jeunes filles, et toujours rêveuse, écoutait d'une oreille distraite les propos mondains sans intérêt pour elle.

Cependant, levant les yeux par hasard, elle aperçut le peintre, vint à lui, lui tendit la main en souriant puis, prenant son bras, demanda :

—Avez-vous des nouvelles de votre élève, M. de Gibray ?

—Oui.